NUMÉRO 105 26 AVRIL 1952

Illinois U Library France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMEDIE-FRANÇAISE** 1951

SALLE LUXEMBOURG

JEUDI 6 DECEMBRE 1951

SOIRÉE DE GALA à 20 h. 45 précises

PREMIÈRE REPRÉSENTATION A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

COMME IL VOUS PLAIRA

Comédie en CINQ actes de **SHAKESPEARE.** Adaptation de **M. Jules SUPERVIELLE**

Musique de M. Henri SAUGUET Décors et costumes de M. François GANEAU

MM. Maurice ESCANDE, *le Duc* - **Jean DEBUCOURT,** *Jacques*

Jacques CHARON, *le Beau* - **André FALCON,** *Orlando* - **Jean DAVY,** *Frédéric*

Jacques CLANCY, *Amiens* - **Maurice PORTERAT,** *Corin*

Louis EYMOND, *Olivier* - **Georges BACONNET,** *Adam*

MARCO-BÉHAR, *Sir Olivier Gachetexte* - **Robert HIRSCH,** *Pierre de Touche*

Michel GALABRU, *Charles* - **Jean-Paul ROUSSILLON,** *Silvius*

Mmes Mony DALMÈS, *Rosalinde* - **Micheline BOUDET,** *Célia*

Denise NOËL, *Phébé* - **Denise GENCE,** *Audrey*

MM. Drancourt, *un Chanteur* - **Charles Millot,** *Denis*

Élèves du Conservatoire : MM. Dasque - Jorris Ferrin - Albert-Lambert - Mollien - Sorret

Mlle Elléna - Marquais - Spaens

Mise en scène de M. Jacques CHARON *Orchestre sous la direction de M. André CADOU*

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 H. 45

Mercredi 12 Décembre, Soirée à 20 h. 45 : **COMME IL VOUS PLAIRA**
Jeudi 13 Décembre, Matinée classique à 14 h. 30 (Abonnement Série rose) : **Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée - CINNA**
Soirée à 21 heures : **LE DINDON**
Vendredi 14 Décembre, Soirée à 21 heures : **LE DINDON**
Samedi 15 Décembre, Soirée à 20 h. 45 : **COMME IL VOUS PLAIRA**
Dimanche 16 Décembre, Matinée à 14 h. 30 : **L'ARLÉSIENNE**
Soirée à 20 h. 45 : **COMME IL VOUS PLAIRA**
Lundi 17 Décembre : **RELACHE**

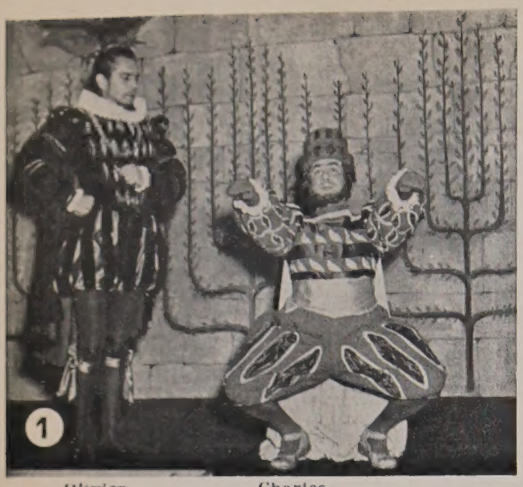
Ce Supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e



Olivier. Charles.

Rosalinde. Orlando.

Celia. Rosalinde. Orlando.

1 CHARLES. — *S'il se présente demain, je règlerai son compte.* (ACTE I, SCÈNE I.)

2 ROSALINDE. — *Portez cette chaînette souvenir de celle que la fortune disgrâ* (ACTE I, SCÈNE II.)

3 CÉLIA. — *Viens, partons, ma cousine !* (ACT SCÈNE II.)

4 CÉLIA. — *Hé bien, cousine ; hé bien, ch Rosalinde ? Amour, aie pitié d'elle !* (ACT SCÈNE III.)

5 ROSALINDE. — *C'est ici la forêt des Ardenn* PIERRE DE TOUCHE. — *Que voulez-vous je fasse de tous ces arbres des Ardenn* (ACTE II, SCÈNE III.)

Celia. Rosalinde. Un Page.

Rosalinde. Pierre de Touche. Celia.

COMME

IL VOUS PLAIRA

Comédie en 5 actes
de WILLIAM SHAKESPEARE
Adaptation française
de JULES SUPERVIELLE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à la Comédie-Française (Salle Luxembourg) le 6 Décembre 1951, dans une mise en scène de JACQUES CHARON, des décors et costumes de FRANÇOIS GANEAU et avec une musique d'HENRI SAUGUET.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Editions GALLIMARD.

Supplément au N° 341 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES :

Le Duc en exil..... *Maurice ESCANDE*

Frédéric, frère du Duc et usurpateur de son duché.... *Jean DAVY*

Amiens, Jacques — Seigneurs au service du Duc banni — *Jacques CLANCY*, *Jean DEBUCOURT*

Le Beau, courtisan de la suite de Frédéric..... *Jacques CHARON*

Charles, lutteur de la cour de Frédéric ..... *Michel GALABRU*

Olivier, Jacques, Orlando — Fils de sire Roland des Bois..... — *Louis EYMOND*, *SORRET*, *André FALCON*

Adam, serviteur d'Olivier..... *Georges BACONNET*

Denis, serviteur d'Olivier ..... *Charles MILLOT*

Pierre de Touche, bouffon..... *Robert HIRSCH*

Sire Olivier Gâche-Texte, curé du village..... *MARCO-BEHAR*

Silvius, Corin — bergers ..... — *Jean-Paul ROUSSILLON*, *Maurice PORTERAT*

Guillaume, paysan amoureux d'Audrey..... *DASQUE*

Rosalinde, fille du Duc exilé..... *Mlles Mony DALMES*

Célia, fille de Frédéric..... *Micheline BOUDET*

Phébé ..... *Denise NOEL*

Audrey, paysanne..... *Denise GENCE*

L'Hymen ..... *SPAENS*

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin de la maison d'Olivier. Entrent Orlando et Adam.

ORLANDO. — Si ma mémoire est bonne, Adam, voici quelles furent les conditions : par testament mon père ne me laissait qu'un triste millier d'écus. Et comme tu le disais, il enjoignait à mon frère, sous peine de malédiction, de me donner une éducation convenable. Voilà l'origine de mes peines. Mon frère Jacques, on le met au collège et la rumeur publique dore et redore les progrès du garçon. Pour moi, on m'élève chez nous comme un rustre, ou plutôt, on ne m'élève pas du tout : car peut-on dire qu'on élève un gentilhomme de ma naissance quand on le traite comme un bœuf à l'étable ? On me fait manger avec les valets, mon frère me refuse tous rapports fraternels et, par une éducation appropriée, essaie de détruire en moi tout ce qui fait le gentilhomme. Voilà, Adam, ce qui m'afflige ; et l'âme de mon père, qui bourdonne en moi, commence à se mutiner contre une telle servitude : je ne veux pas l'endurer plus longtemps bien que je ne connaisse pas encore de remède raisonnable à cette folle situation.

ADAM. — Voici venir mon maître, votre frère.

ORLANDO. — Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu vas voir sa façon de me rabrouer.

Entre Olivier.

OLIVIER. — Hé bien, monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO. — Rien, puisqu'on ne m'apprend pas à faire quelque chose.

OLIVIER. — Alors qu'est-ce que vous défaites ?

ORLANDO. — Ma foi, je vous aide à défaire ce que Dieu fit : votre pauvre et indigne frère que vous condamnez à l'oisiveté.

OLIVIER. — Si vous ne trouvez pas à mieux employer votre temps, soyez pendu !

ORLANDO. — Vais-je garder vos cochons et manger des glands avec eux ?

OLIVIER. — Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

ORLANDO. — Oui, fort bien, dans votre jardin.

OLIVIER. — Et devant qui, monsieur ?

ORLANDO. — Mieux que celui qui est devant moi ne sait qui je suis. La coutume des nations vous accorde la préséance sur moi parce que vous êtes le premier-né ; mais cette tradition ne me retire pas une goutte du sang dont je suis, y eût-il vingt frères entre nous ; j'ai en moi autant de mon père que vous même, bien que, je le confesse, étant venu au monde avant moi, vous devriez respecter davantage sa noblesse.

OLIVIER. — Qu'est-ce à dire, petit garçon ?

ORLANDO. — Allons, allons, frère aîné, ne soyez pas si jeune !

OLIVIER. — Vas-tu lever la main sur moi, manant !

ORLANDO. — Je ne suis pas un manant ; je suis le plus jeune fils de sire Roland des Bois. Oui, il était mon père et trois fois manant est celui qui dira qu'un tel père a engendré des manants ! Si tu n'étais pas mon frère, je te serrerais la gorge de cette main jusqu'à ce que cette autre main t'ait arraché la langue pour avoir dit cela.

ADAM. — Mes bons maîtres, du calme !

OLIVIER. — Lâche-moi.

ORLANDO. — Attendez que j'en ai envie ! Vous m'entendrez ! Mon père vous a enjoint dans son testament de me donner une bonne éducation : vous m'avez traité comme un paysan, obscurcissant en moi et étouffant toutes les qualités d'un gentilhomme. Mais l'âme de mon père pousse très forte en moi et je ne tolérerai plus tout cela. Donc, ou vous me laisserez mener la vie d'un gentilhomme, ou vous me donnerez le pauvre pécule que mon père m'a laissé par testament. Et avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER. — Et que prétends-tu faire ? Mendier, quand tout sera gaspillé ? Soit, monsieur. Je ne veux pas que vous m'importuniez plus longtemps ; vous aurez une partie de ce que vous désirez. Mais je vous en prie, lâchez-moi.

ORLANDO. — Je ne vous offenserai pas plus que ne l'exige mon bien.

OLIVIER, *à Adam.* — Va-t-en avec lui, vieux chien.

ADAM. — Alors, c'est ce « vieux chien » ma récompense ? Voilà ce que c'est d'avoir perdu mes dents à votre service. Dieu soit avec mon vieux maître. Ah ! ce n'est pas lui qui aurait parlé de la sorte !

Sortent Orlando et Adam.

OLIVIER, *seul.* — Ah ! C'est ainsi, Orlando, vous voulez grandir en me montant sur le dos ! Eh bien, je soignerai votre croissance exagérée et cela sans lâcher les mille écus. Holà, Denis !

Entre Denis.

DENIS. — Votre Honneur appelle ?

OLIVIER. — Charles, le lutteur du Duc, n'est-il pas venu ici pour me parler ?

DENIS. — Ne vous en déplaise, il est là à la porte et insiste pour être introduit auprès de vous.

OLIVIER. — Fais-le entrer. *(Denis sort.)* Ce sera le bon moyen. Et c'est demain le jour de la lutte.

Entre Charles.

CHARLES. — Le bonjour à Votre Honneur !

OLIVIER. — Mon bon monsieur Charles, quelles sont les nouvelles nouvelles à la nouvelle cour ?

CHARLES. — Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, messire, je veux dire que le vieux Duc est banni par son jeune frère, le nouveau Duc, et trois ou quatre seigneurs qui lui sont attachés se sont exilés volontairement avec lui. Leurs terres et leurs revenus enrichissent le nouveau Duc qui les laisse, en échange, errer à leur guise.

OLIVIER. — Savez-vous si Rosalinde, la fille du Duc, est bannie avec son père ?

CHARLES. — Oh non, car sa cousine, la fille du nouveau Duc, l'aime d'une affection qui remonte aux jours où elles étaient camarades de berceau. Elle l'aurait certainement suivie dans son exil ou, de douleur, serait morte de la voir partir sans elle. Le Duc garde sa nièce à la cour et il ne l'aime pas moins que sa propre fille ; jamais deux femmes ne s'aimèrent comme elles.

OLIVIER. — Où va vivre le vieux Duc ?

CHARLES. — On le dit dans la forêt d'Ardennes, en compagnie de quelques joyeux gentilshommes. Ils vivent là-bas comme le vieux Robin des Bois ; de nombreux jeunes gens grossissent chaque jour leur petite troupe et le temps passe pour eux sans souci, comme si c'était l'âge d'or.

OLIVIER. — Dites donc, est-ce que vous ne luttez pas demain devant le nouveau Duc ?

CHARLES. — Ma foi, oui, monsieur, et je suis venu à ce sujet vous faire part de quelque chose. Monsieur, on m'a donné secrètement à entendre que votre plus jeune frère, Orlando, a l'intention de venir tenter un assaut contre moi, demain. Monsieur, c'est pour soutenir ma réputation que je lutte et il pourra s'estimer heureux celui qui m'échappera sans quelque membre brisé. Votre frère est bien jeune, il est encore tout tendre et, par égard pour vous, il me répugnerait de l'assommer comme l'exigera mon honneur, si jamais il se présente. Aussi, suis-je venu vous prévenir pour que vous puissiez ou bien le détourner de son projet ou souffrir l'affront au devant duquel il se précipite : car c'est lui qui l'aura voulu et tout à fait contre mon gré.

OLIVIER. — Charles, je te remercie de tes sentiments pour moi et tu verras que je ne suis pas un ingrat. J'avais eu vent moi-même du dessein de mon frère et j'ai fait sous main l'impossible pour l'en dissuader, mais il est plus que décidé. Je te dirai, Charles, qu'il n'y a pas plus entêté que lui parmi les jeunes gens de France ; il est plein d'ambition et de malice, il jalouse les talents d'autrui, c'est un fourbe et un manant, il complote contre moi, son propre frère. Et je te donne la permission de lui briser le petit doigt ou l'échine. Mais prends garde de lui donner une leçon insuffisante car il se vengerait par le poison ou te ferait tomber dans quelque chausse-trape... Il ne te lâchera qu'il ne t'ait arraché la vie d'une façon ou d'une autre.

CHARLES. — Comme je me réjouis d'être venu vous trouver ! S'il se présente demain je lui réglerai son compte, et si jamais, après cela, il rentre chez lui sur ses jambes, je renonce définitivement à lutter pour le titre ! Et sur ce, Dieu garde Votre Honneur !

OLIVIER. — Au revoir, mon bon Charles. *(Charles sort.)* Le voilà chauffé à blanc ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à enflammer encore un peu le gamin. C'est ce que je vais faire !

SCÈNE II

Pelouse devant le palais du Duc. Entrent Rosalinde et Celia.

CELIA. — Je t'en prie, Rosalinde, douce cousine, sois gaie.

ROSALINDE. — Mais, Celia chérie, je montre plus de gaîté que je n'en possède, et vous me voudriez encore plus gaie ! Si vous ne m'apprenez pas à oublier un père banni, comment pourrais-je éprouver une joie profonde ?

CELIA. — En cela je vois que tu ne m'aimes pas aussi fort que je t'aime. Si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le Duc, mon père, et si je t'avais eue pour compagne, j'aurais pu apprendre à mon cœur à tenir ton père pour le mien ; tu en ferais autant si ton amour pour moi était aussi bien trempé que l'est le mien pour toi.

ROSALINDE. — Eh bien, j'oublierai son sort pour me réjouir du tien.

CELIA. — Tu sais bien que mon père n'a d'autre enfant que moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il en ait jamais d'autre. Sûrement, à sa mort tu deviendras son héritière : et tout ce qu'il a pris par la force à ton père, je te le rendrai par affection pour toi. Je le jure sur mon honneur. Et si jamais je manque à ma parole, je veux être changée en monstre monstrueux ! Ainsi donc, douce Rose, ma Rosette chérie, sois gaie !

ROSALINDE. — Je le serai désormais, ma petite cousine. J'inventerai des jeux. Voyons, si nous jouions à l'amour ?

Entre Pierre de Touche.

PIERRE DE TOUCHE. — Petite patronne !

ROSALINDE. — Est-ce que la fortune nous adresse ce fou pour interrompre nos propos ? Eh bien, homme d'esprit, où vas-tu de ce pas ?

PIERRE DE TOUCHE. — Petite patronne, il faut aller trouver votre père.

CELIA. — Tu es son messager ?

PIERRE DE TOUCHE. — Eh non, sur mon honneur, mais il m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE. — Où avez-vous appris ce serment, bouffon ?

PIERRE DE TOUCHE. — D'un certain chevalier qui jurait sur son honneur que les crêpes étaient bonnes et, sur son honneur, que la moutarde ne valait rien. Or, moi, je maintiendrai que les crêpes ne valaient rien et que la moutarde était bonne, et pourtant le chevalier ne faisait pas un faux serment.

CELIA. — Quelle preuve en donnes-tu, avec ton amas de science ?

ROSALINDE. — C'est cela. Démuselle tes connaissances.

PIERRE DE TOUCHE. — Approchez toutes les deux et prenez-vous le menton. Et jurez-moi, par vos barbes, que je suis un fripon.

CELIA. — Par nos barbes, si nous en avions, tu en es un.

PIERRE DE TOUCHE. — Par ma friponnerie, si j'en avais, j'en serais un. Si vous jurez par ce qui n'est pas, vous n'êtes pas parjure, pas plus que le chevalier ne l'était lorsqu'il jurait, sur son honneur, car il n'en avait jamais eu, ou s'il en avait eu un jour, il l'avait perdu avant d'avoir vu ces crêpes et cette moutarde.

CELIA. — Dis donc, de quel chevalier veux-tu parler ?

PIERRE DE TOUCHE. — De quelqu'un que le vieux Frédéric, votre père, apprécie fort.

CELIA. — L'amitié que mon père lui porte suffit à l'honorer. Suffit ! Ne parle plus de lui. Tu seras fouetté pour calomnie un de ces jours.

PIERRE DE TOUCHE. — Quelle pitié que les fous ne puissent parler avec sagesse des folies que font les sages !

CELIA. — Par ma foi, tu dis vrai, car depuis que les fous ont vu leur peu d'esprit réduit au silence, le peu de folie dont disposent les sages se donne un peu trop en spectacle.

PIERRE DE TOUCHE. — Voici monsieur Le Beau.

ROSALINDE. — Regardez-le, il a la bouche pleine de nouvelles !

CELIA. — Il va nous les faire avaler comme une pigeonne qui donne la becquée à ses petits.

ROSALINDE. — Et nous allons en être gavées.

CELIA. — Tant mieux, nous n'en serons que plus remarquées au marché. *(Entre Le Beau.)* Bonjour, monsieur Le Beau, quelles nouvelles ?

LE BEAU. — Belle princesse ! Quel divertissement vous avez manqué !

CELIA. — De quelle couleur ?

LE BEAU. — De quelle couleur ? Comment vous répondre ?

ROSALINDE. — Consultez votre esprit et la fortune.

PIERRE DE TOUCHE. — Ou laissez faire les destinées qui dirigent l'esprit de ceux qui en manquent.

CELIA. — Voilà qui est appliqué, comme avec une truelle, de main de maître-maçon !

LE BEAU. — Mais j'aurais voulu vous parler de la belle lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE. — Voyons un peu, donnez-nous des détails.

LE BEAU. — Je vais vous dire le commencement et, s'il plaît à Vos Seigneuries, vous pourrez voir la fin car le plus beau reste à faire et c'est ici-même qu'ils s'apprêtent à l'accomplir.

CELIA. — Voyons donc ce commencement.

LE BEAU. — Il y avait une fois un vieillard qui avait trois fils.

CELIA. — C'est ainsi que débutent les vieux contes.

LE BEAU. — Oui. Trois beaux jeunes hommes, de belle prestance et de haute taille.

ROSALINDE. — Porteurs d'une pancarte au cou : « On fait assavoir à tous par la présente... »

LE BEAU. — De haute taille... L'aîné des trois a lutté contre Charles, le lutteur du Duc, lequel Charles, en un clin d'œil, l'a jeté à terre lui cassant si bien trois côtes qu'on a peu d'espoir de le sauver ; il prit un soin égal du deuxième et du troisième fils. Tous trois gisent là-bas. Le pauvre vieillard, leur père, se lamente si fort sur eux que tous les spectateurs l'accompagnent de leurs larmes.

ROSALINDE. — Hélas !

PIERRE DE TOUCHE. — Mais quel est donc, monsieur, le divertissement que ces dames ont perdu ?

LE BEAU. — Parbleu, celui dont je viens de parler.

PIERRE DE TOUCHE. — C'est ainsi qu'on apprend, chaque jour, quelque chose et c'est bien la première fois que j'entends dire que le cassage de trois fois trois côtes est un divertissement pour les dames.

CELIA. — Moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE. — Y a-t-il quelqu'un qui se languit d'entendre une telle musique de côtes cassées ? Allons-nous voir la lutte, cousine ?

LE BEAU. — Vous la verrez d'ici-même, car c'est l'endroit fixé pour le reste du spectacle.

CELIA. — En effet, les voici, restons à les regarder.

Fanfares. Entrent le Duc Frédéric, des seigneurs, Orlando, Charles et leur suite.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Venez. Puisque la jeunesse est intraitable, tant pis pour sa témérité.

ROSALINDE. — Est-ce là le jeune homme ?

LE BEAU. — C'est bien lui, madame.

CELIA. — Hélas, il est si jeune ! Mais il n'a pas l'air de s'inquiéter le moins du monde !

LE DUC FRÉDÉRIC. — Vous voilà donc, ma fille et ma nièce ! Vous vous êtes glissées jusqu'ici pour voir la lutte ?

ROSALINDE. — Oui, mon Suzerain, si vous voulez bien y consentir.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Vous n'y prendrez guère plaisir, sachez-le bien. Le combat est trop

inégal. Par pitié pour la jeunesse du challenger je me suis efforcé de le décourager, mais il ne veut rien entendre. Parlez-lui, mesdemoiselles, voyez si vous pouvez le convaincre.

CELIA. — Faites-le venir ici, mon bon monsieur Le Beau.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Faites. Je m'éloignerai.

LE BEAU. — Monsieur le challenger, la princesse vous demande.

ORLANDO. — Je suis en tout respect dévoué à ces dames.

ROSALINDE. — Jeune homme, avez-vous vraiment provoqué Charles le lutteur ?

ORLANDO. — Non, belle princesse, c'est lui qui a lancé une provocation générale. Je me suis seulement présenté, comme d'autres, pour essayer sur lui la force de ma jeunesse.

CELIA. — Gentilhomme, vous avez trop d'audace pous vos jeunes années. Si vous pouviez vous voir vous-même de vos yeux clairs et connaître votre force de votre saine raison, la crainte d'une telle aventure vous engagerait à rechercher une tâche moins inégale. Nous vous en prions : pour l'amour de vous-même, renoncez à ce projet.

ROSALINDE. — Je vous en prie, jeune homme, votre réputation n'en sera pas lésée. Nous allons solliciter le Duc d'interrompre la lutte.

ORLANDO. — Je vous en supplie, ne me punissez pas en ayant mauvaise opinion de moi. Et cependant, je me sens très coupable de refuser la moindre chose à des dames si belles et si généreuses. Que vos beaux yeux et vos gentils souhaits me suivent dans cette épreuve. Ainsi, en cas de défaite, il n'y aura de honte que pour moi qui n'ai jamais connu les bonnes grâces de la fortune ; si je suis tué, il n'y aura de mort qu'un être tout prêt à mourir. Je ne ferai pas de peine à mes amis, n'en ayant pas; je ne porterai pas préjudice au monde, puisque je n'y possède rien. La place que j'occupe ici-bas sera mieux remplie quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE. — Le peu de force que j'ai, je voudrais qu'elle fût avec vous.

CELIA. — La mienne aussi pour ajouter à la sienne.

ROSALINDE. — Adieu. Fasse le ciel que mes craintes soient vaines.

CELIA. — Et que les désirs de votre cœur s'accomplissent.

CHARLES. — Allons, où est ce jeune galant si désireux de coucher avec sa mère, la Terre.

ORLANDO. — Me voici, monsieur. Mais mon ambition est plus modeste.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Vous vous arrêterez à la première chute.

CHARLES. — Je m'en porte garant devant Votre Grâce et vous n'aurez pas besoin, je vous le promets, de l'inviter à une seconde.

ORLANDO. — C'est après — et non avant — qu'il faudra vous moquer de moi. Allons, commençons...

ROSALINDE. — Qu'Hercule te vienne en aide, gentilhomme !

CELIA. — Je voudrais être invisible pour attraper son robuste rival par la jambe.

ROSALINDE. — Oh ! l'excellent jeune homme !

CELIA. — Si mes yeux étaient porteurs de la foudre, je sais bien qui mordrait la poussière.

Cris. Charles est renversé.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Assez ! Assez !

ORLANDO. — Encore, encore, j'adjure Votre Grâce. Je commence à peine à me mettre en train.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Comment te trouves-tu, Charles ?

LE BEAU. — Il ne peut pas parler, Monseigneur.

LE DUC FRÉDÉRIC. — Emportez-le. Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO. — Orlando, mon Suzerain, le plus jeune fils de sire Roland des Bois.

LE DUC FRÉDÉRIC

J'aurais mieux aimé voir en toi le fils d'un autre.
Tout le monde estimait ton père, l'honorait,
Mais j'ai trouvé toujours en lui un ennemi.
Ta victoire m'aurait satisfait davantage
Si tu étais issu de maison différente.

CELIA

Ah ! si j'étais mon père, aurais-je dit cela ?

ORLANDO

Je suis très fier d'être fils de sire Roland.

ROSALINDE

Mon père aimait sire Roland comme son âme,
Et chacun partageait son noble sentiment.

CELIA

Ma gentille cousine,
Viens le féliciter et lui donner courage.
La dureté de mon père et son envie
Blessent mon cœur. Monsieur, grand est votre [mérite
Si vous pouvez tenir vos promesses d'amour
Comme vous avez fait pour vos autres [promesses,
Votre maîtresse aura du bonheur.

ROSALINDE, *lui donnant une chaîne qu'elle détache de son cou*

Oh ! Messire,
Portez cette chaînette en souvenir de celle
Que la fortune disgracia. Elle voudrait
Vous donner davantage et sa main est bien [pauvre.
Cousine, nous partons ?

CELIA

Oui, adieu, gentilhomme.

ORLANDO

Ne sais-je plus dire merci ? Oh ! j'ai perdu
Tout le meilleur de moi.

ROSALINDE

Je crois qu'il nous rappelle.
Je crois... Ah ! mon orgueil tombe avec ma [fortune.

e vais lui demander ce qu'il voulait. Messire,
ivez-vous appelé ? Vous avez bien lutté,
ous avez abattu plus que vos ennemis.

CELIA

iens, partons, ma cousine.

ROSALINDE

Oui, oui, voici. Adieu.

Sortent Rosalinde et Celia.

ORLANDO

uel trouble pèse ainsi lourdement sur ma
[langue ?
e n'ai pu lui parler bien qu'elle le voulût
h ! mon pauvre Orlando, te voilà donc à terre !
défaut d'un lutteur, quelqu'un de bien plus
[faible,
e maîtrise. Et ce Duc qui s'en prend à mon
[père !
aut-il donc ne sortir des griffes de mon frère
ue pour tomber dans une égale cruauté !
ais tu existes, angélique Rosalinde !

SCÈNE III

Une chambre du palais. Entrent Celia et Rosalinde.

CELIA. — Hé bien, cousine ! Hé bien, chère Rosalinde ! Amour, aie pitié d'elle ! Quoi, pas un mot ?

ROSALINDE. — Pas un seul, même à jeter aux chiens.

CELIA. — Non, tes paroles sont trop précieuses pour être lancées en pâture à des roquets ; jette-m'en plutôt quelques-unes, ne crains pas de m'estropier.

ROSALINDE. — Alors il y aurait deux cousines d'alitées : l'une estropiée par les raisons de l'autre et l'autre folle et sans raison.

CELIA. — Tout cela à cause de votre père ?

ROSALINDE. — Non, c'est un peu à cause de la fille de mon père. Oh ! que ce monde misérable est rempli de ronces !

CELIA. — Ce ne sont que des chardons, cousine, qu'on a jetés sur toi dans la folie d'un jour de fête ; si nous ne marchons pas dans les sentiers frayés, nos propres jupes en seront accrochées.

ROSALINDE. — Ces chardons, je saurai les faire tomber s'ils ne tiennent qu'à ma robe, mais les épines sont dans mon cœur.

CELIA. — Fais « hem » et chasse-les.

ROSALINDE. — J'essaierais, s'il suffisait de faire « hem » pour l'avoir, lui, Orlando.

CELIA. — Allons, allons, lutte avec tes penchants.

ROSALINDE. — Oh ! ils prennent le parti d'un meilleur lutteur que moi.

CELIA. — Tous mes vœux t'accompagnent ! Tu essaieras tes forces un jour, même au risque d'une chute. Mais donnons congé aux plaisanteries et parlons sérieusement. Est-il possible que tu tombes si brusquement amoureuse du plus jeune fils du vieux sire Roland ?

ROSALINDE. — Le Duc, mon père, aimait son père tendrement.

CELIA. — S'ensuit-il que tu doives aimer tendrement son fils ? S'il en était ainsi, je devrais le haïr, puisque mon père haïssait son père. Et cependant, je ne hais pas Orlando.

ROSALINDE. — Non, de grâce, ne le hais pas pour l'amour de moi.

CELIA. — Pourquoi le haïrais-je ? N'a-t-il pas de grands mérites ?

ROSALINDE. — Laisse-moi donc l'aimer et toi aime-le parce que je l'aime. Regarde, voici venir le Duc.

CELIA. — Les yeux plein de courroux.

Entrent le Duc et des lords.

LE DUC FRÉDÉRIC

Madame, hâtez-vous, la prudence le veut,
De quitter notre cour.

ROSALINDE

Moi, mon oncle ?

LE DUC FRÉDÉRIC

Oui, nièce.
Et si dans les dix jours tu n'es pas à vingt
[milles
D'ici, tu en mourras.

ROSALINDE

J'implore Votre Grâce
De me faire savoir, du moins, quel est mon
[crime.
Si j'ai un peu l'intelligence de moi-même,
Si je connais vraiment mes plus secrets désirs,
Si je ne rêve pas, si je ne suis pas folle,
Et je ne le suis point, j'affirme, mon cher oncle,
J'affirme que jamais, même d'une pensée
Clandestine, je n'offensai Votre Grandeur.

LE DUC FRÉDÉRIC

Les traîtres ne font pas autrement. Si jamais
Les grands mots les pouvaient purger de tous
[leurs crimes
Ils seraient innocents autant que l'innocence :
Sache, cela suffit, que je ne te crois pas.

ROSALINDE

Cela ne suffit pas à me faire trahir.
Me direz-vous ce qui motive vos soupçons ?

LE DUC FRÉDÉRIC

Tu es la fille de ton père, c'est assez.

ROSALINDE

Je l'étais lorsque Votre Altesse s'empara
Du duché. Je l'étais quand elle le bannit.
La trahison n'est pas un crime héréditaire
Et même si nous la tenions de nos parents,
Qu'en résulterait-il encore contre moi ?
Mon père ne fut pas un traître. Non, jamais.
Ainsi, mon bon Seigneur, ne faites pas l'erreur
De confondre la trahison et ma misère.

CELIA

Cher Souverain, daignez entendre votre fille.

LE DUC FRÉDÉRIC

Oui, ce fut, Celia, pour l'amour de vous seule
Que nous l'avons gardée à la cour près de nous,
Autrement elle aurait suivi son père en fuite.

CELIA

Je ne vous priai pas de la garder ici,
Ce fut votre plaisir, votre propre pitié,
J'étais trop jeune alors pour connaître son prix.
Maintenant, je le sais. Si Rosalinde est fourbe,
Je le suis ; nous avons toujours dormi ensemble,
Nous nous sommes toujours levées au même [instant,
Nos études, nos jeux, nos repas sont jumeaux,
Nous sommes ici-bas les cygnes de Junon
Qui ne sauraient former qu'un couple [inséparable.

LE DUC FRÉDÉRIC, *à Celia*

Trop de ruse pour toi, chez cette doucereuse,
Et jusqu'à son silence et son air résigné
Touchent le cœur du peuple enclin à la pitié.
Tu es bien sotte, elle te vole ton renom.
Tu auras plus d'éclat et sembleras meilleure
Si elle part d'ici. Donc, n'ouvre pas la bouche.
Sache qu'irrévocable est l'arrêt que j'ai pris.
Elle est bannie.

CELIA

Alors, bannissez-moi aussi, mon Suzerain.
Je ne puis respirer loin de sa compagnie.

LE DUC FRÉDÉRIC

Vous êtes folle. Vous, nièce, préparez-vous,
Car, le délai passé, sur l'honneur, je le jure,
Sur ma parole formidable, vous mourrez.

Sortent le Duc et les seigneurs.

CELIA

Ma pauvre Rosalinde, où vas-tu donc aller ?
Je te défends d'avoir tout le chagrin que j'ai.

ROSALINDE

J'aurais plus de raisons...

CELIA

Tu n'en a pas, cousine.
Souris donc, je t'en prie. Sais-tu pas que le Duc
Vient de bannir sa fille ?

ROSALINDE

Il ne l'a pas bannie.

CELIA

Il ne l'a pas bannie ? Sais-tu pas, ma cousine,
Que Rosalinde et moi c'est une même fille ?
On nous arracherait l'une à l'autre, ma douce ?
Que mon père plutôt cherche une autre héritière.
Allons, concertons-nous sur les moyens de fuir,
Voyons où nous irons, ce qu'il faut emporter,
Ne prétends pas charger sur tes seules épaules
Le fardeau de l'exil en me laissant ici.
Au nom du ciel que nos douleurs ont fait pâlir,
Même contre ton gré, je t'accompagnerai.

ROSALINDE

Mais où irons-nous donc ?

CELIA

Chercher mon oncle au fond de la forêt [d'Ardenne

ROSALINDE

Hélas, mais quel danger n'allons-nous pas [couri
Jeunes filles, les deux, en voyageant si loin !
La beauté, plus que l'or, fait surgir les voleur

CELIA

Je mettrai des habits humbles de pauvreté
Et me barbouillerai toute de terre d'ombre.
Fais-en autant et nous passerons sur les rout
Sans jamais exciter de velus agresseurs.

ROSALINDE

Ne vaudrait-il pas mieux, moi qui suis plut [grand
Qu'en tous points je m'habille à la mode d [homme
Un joli coutelas sur la hanche fixé,
Une lance à la main et, même si mon cœur
Cache au dedans de lui quelque frayeur [femm
Nous aurons des dehors tout à fait fanfarons,
Comme tant de poltrons qui prennent l'air vi
Et moins que rassurés, masquent leur couardis

CELIA

Et comment te nommer, quand tu seras [homme

ROSALINDE

Je ne veux pas que mon nom soit inférieur
A celui que portait le page de Jupin.
Ainsi donc, il faudra m'appeler Ganymède.
Et quel sera ton nom ?

CELIA

Un nom qui ait rapport à ma situation.
Oui, Celia n'est plus : je deviens Aliena.

ROSALINDE

Et que penserais-tu, dis, de l'enlèvement
Du bouffon de ton père ? Nous pourrions [essaye
Il nous ferait un peu rire dans nos voyages.

CELIA

Il nous suivrait au bout du monde, j'en répond
Je prends sur moi de le gagner. Partons, [cousin
Faisons un petit tas de notre or, de nos perle
Cherchons l'heure propice et les plus sûrs [moye
D'échapper vivement à toutes les poursuites.
Et maintenant filons, volons le cœur content,
Ne parlons pas d'exil, à nous la liberté !

Elles sortent.

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La forêt des Ardennes. Le vieux Duc, Amiens, et d'autres seigneurs vêtus en gardes forestiers.

LE DUC

Eh bien, mes compagnons, mes frères en exil,
N'est-ce pas qu'on se fait plus vite à cette vie
Qu'à celle de la pompe et du fard ? Ces grands
[bois
Ne sont-ils pas plus sûrs qu'une cour envieuse ?
Ici nous ne souffrons que les peines d'Adam,
Les changeantes saisons, la griffe de la glace,
Les reproches brutaux du cruel vent d'hiver
Qui m'enfonce ses dents et son souffle glacé
Jusqu'à ce que je sois transi, mais je souris
Et dis, c'est parler franc, ces conseils me
[pénètrent,
Touchent mon cœur et m'enseignent ce que je
[suis.
J'apprécie les façons de l'adversité : oui,
Elle cache de la tendresse dans son cœur
Tout comme le crapaud énorme et venimeux
Qui recèle en sa tête une pierre de lune.
Et notre vie, si loin de la chose vulgaire
Ecoute l'arbre et le ruisseau parler leur langue,
Trouve bons les avis des cailloux et des pierres.
Je veux rester ici.

AMIENS

Heureuse est Votre Grâce
Qui peut traduire les rigueurs de la fortune
En style si paisible et riche en confidences.

LE DUC

Eh bien, si nous allions tuer quelque gibier ?
Pourtant je suis honteux de voir ces innocents
Tachetés, ces bourgeois des cités forestières,
Sur leur propre terrain, assassinés de flèches,
Qui salissent de sang leurs beaux flancs
[arrondis.

PREMIER SEIGNEUR

Jacques en souffre aussi dans sa mélancolie
Et jure que, chasseur, vous êtes plus coupable
Que votre propre frère en usurpant vos biens.
Aujourd'hui, mon seigneur d'Amiens, avec moi-
[même
Nous l'avons épié comme il était couché
Sous un chêne très vieux aux visibles racines,
Là-bas où le ruisseau fait un coude brillant.
Non loin de là, gisait, blessé par les chasseurs,
Un pauvre cerf perdu, tout près de l'agonie.
Le malheureux poussait des clameurs si
[profondes
Que sa robe de cuir se tendait à crever,
Et qu'on voyait couler ses grosses larmes rondes
Se pourchassant le long de l'innocent museau.
Pauvre diable velu ! Jacques le regardait,
Cependant que tes pleurs grossissaient le
[ruisseau
Rapide, trop pressé pour s'inquiéter de toi.

LE DUC

Jacques, qu'en pensait-il ?
N'a-t-il extrait la morale de ce spectacle ?

PREMIER SEIGNEUR

« Pauvre cerf, disait-il, tu fais ton testament
Comme un homme : ce que nous laissons de
[plus clair
Au moment de mourir ce sont nos propres
[larmes. »
Puis le voyant tout seul,
Abandonné par tous ses amis veloutés :
« C'est ainsi, disait-il, que la misère écarte
Toute la compagnie. »
Alors vint à sauter par-dessus l'eau courante
Un troupeau plein de vie et repu d'herbe grasse
Qui ne dit même pas bonjour au cerf mourant,
Et Jacques s'écria :
« C'est bien cela, allez, citoyens bedonnants,
Banquiers de la forêt, riches d'un sang vermeil.
Vous êtes bien du siècle, à quoi bon s'attarder
Sur un corps malheureux, sur un failli sans
[forces. »
Qu'il fût de la campagne ou bien vu à la cour,
Jacques jurait que nous sommes tous des
[tyrans,
Ce qui se fait de mieux en fait d'usurpateurs,
Nous qui portons l'horreur de la mort chez les
[bêtes
Au fond des bois que la nature fit pour elles.

LE DUC

Et l'avez-vous laissé dans ces tristes pensées ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

Oui, mon seigneur, et lui aussi les yeux en
[pleurs
Sur le cerf sanglotant.

LE DUC

Montrez-moi donc l'endroit,
J'aime à cueillir les fruits de son humeur
[chagrine,
Ils sont juteux et font penser profondément.

Ils sortent.

SCÈNE II

Orlando et Adam se rencontrent devant la maison d'Olivier.

ORLANDO

Qui va là ?

ADAM

O mon gentil monsieur, c'est moi, mon bon [seigneur,
Mon doux monsieur, ô vous, respirant souvenir
Du vieux sire Roland ! Que faites-vous ici ?
Pourquoi tant de vertus ? Pourquoi vous [aime-t-on ?
Et pourquoi tant de gentillesse et de vaillance ?
Pourquoi cette folie qui vous fit terrasser
L'énorme champion du Duc capricieux ?
On parle beaucoup trop ici de votre exploit.
Ah ! ne savez-vous pas que tous vos avantages
Sont autant d'ennemis pour tous ces envieux ?

ORLANDO

Mais que se passe-t-il ?

ADAM

O malheureux jeune homme,
Ne passez pas le seuil car sous ce toit habite
L'ennemi de vos dons et de vos avantages.
Votre frère... non, pas votre frère, le fils...
Non, pas le fils non plus, puis-je l'appeler fils
De celui-là que j'allais appeler son père ?...
Apprit votre triomphe et veut cette nuit même
Brûler tout le logis où vous vous reposez,
Et vous avec. Et s'il échoue en sa tentative
Il a d'autres moyens de vous anéantir.
J'ai surpris son secret, je sais ce qu'il ourdit.
Je vois cette maison comme une boucherie !
Redoutez-la, abhorrez-la, n'y entrez pas !

ORLANDO

Mais, mon ami, où donc veux-tu que je me [rende ?

ADAM

N'importe où, mais il faut vous éloigner d'ici.

ORLANDO

Me veux-tu mendiant mon pain, de porte en [porte,
Ou qu'avec une épée de lâche et de voleur
Je ne gagne mon pain qu'à la sueur du crime ?
Je ne ferai pas ce métier, quoi qu'il advienne
J'aime mieux m'exposer à tout l'acharnement
D'un sang dégénéré, d'un frère sanguinaire.

ADAM

N'en faites rien. Je possède cinq cents écus,
Le fruit de mon épargne en servant votre frère.
Prenez-les et celui qui nourrit les oiseaux
Et trouve une pâture aux petits passereaux
Prendra soin de mon grand âge. Voici cet or ;
Il est à vous. Souffrez-moi à votre service.
Si j'ai l'air vieux, je suis fort encore et dispos,
Car jamais je n'usai, ma jeunesse durant,
De ces liqueurs qui font les sangs se chamailler.
Je n'ai pas recherché d'un regard sans [vergogne
Les plaisirs d'où l'on sort las et débilité.
Voilà pourquoi je suis sain comme un dur [hiver,
Glacé, mais plein de vie en dessous, et pourquoi
Je saurai vous servir aussi bien qu'un jeune [homme
Et faire face à tout malgré ma barbe blanche.

ORLANDO

Vénérable vieillard, comme est visible en toi
Le serviteur très fidèle à la mode ancienne
Qui servait par devoir et non pour le profit !
Allons, viens, puisque toujours nous ferons route [ensemble,
Et bien avant d'avoir dépensé tes vieux sous,
Nous aurons su trouver un humble gagne-pain.

ADAM

En avant donc, mon maître, allez, que je vous [suive
Jusqu'au dernier soupir, en toute loyauté !
Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'aujourd'hui
Où je ne suis pas loin d'en avoir quatre-vingts.
J'ai vécu dans ces lieux, je ne veux plus y [vivre.
A dix-sept ans, beaucoup s'en vont chercher [fortune.
A quatre-vingts, on est trop vieux d'une [semaine...
Qu'importe, je serai plus que récompensé
Si je meurs quitte, un jour, envers mon gentil [maître.

Ils sortent.

SCÈNE III

La forêt des Ardennes. Entrent Rosalinde en habits d'homme, Celia en bergère et Pierre de Touche.

ROSALINDE. — O Jupiter ! Que mes esprits sont las !

PIERRE DE TOUCHE. — Je me moque bien de mes esprits. Ce sont mes jambes qui sont lasses.

ROSALINDE. — Je trouverai bien en ma fatigue de quoi déshonorer mes vêtements d'homme et pleurer comme une femme : mais il me faut secourir ta fragile barque, ma chérie, puisque pourpoint et haut-de-chausses doivent donner l'exemple du courage à jupe et jupons ; courage donc, ma bonne Aliena.

CELIA. — Je vous en prie, je ne puis aller plus loin, supportez que je le dise.

PIERRE DE TOUCHE. — Pour ma part, j'aimerais mieux vous supporter que vous porter !

ROSALINDE. — Eh ! bien, c'est ici la forêt des Ardennes.

PIERRE DE TOUCHE. — Que voulez-vous que je fasse de tous ces arbres des Ardennes ! Je serai bientôt trop fou pour faire un fou professionnel. Quand j'étais à la maison, j'étais plus qu'ici à ma vraie place ; mais il faut que les voyageurs sachent être contents de tout.

ROSALINDE. — En effet soyons-le, mon brave Pierre de Touche... Voyez donc qui vient là : un jeune homme et un vieillard.

Entrent Corin et Silvius.

SILVIUS

Phébé, ma Phébé !

CORIN

Voilà bien le moyen pour qu'elle vous méprise.

SILVIUS

Si tu savais, Corin, ce que je peux l'aimer !

CORIN

Oh, je m'en doute un peu, moi qui aimai jadis,

SILVIUS

Non, Corin, tu es vieux, tu ne peux pas savoir.
Même si autrefois tu fus le plus fougueux
Amant qui soupira sur l'oreiller nocturne,
Si jamais ton amour fut comparable au mien
— Mais, j'en suis bien certain, mon amour est [unique —
A combien d'actions tout à fait ridicules
Ne t'es-tu exposé, cédant à ta folie ?

CORIN

A mille, au moins, mais c'est déjà tout oublié.

SILVIUS

Tu n'as jamais aimé aussi fort que moi-même,
Si tu ne te souviens de la moindre folie
Où t'ait forcé l'amour à te précipiter,
Non, tu n'as pas aimé ;
Si tu n'es pas resté debout, comme je fais,
A lasser l'auditeur en louant ta maîtresse,
Non, tu n'as pas aimé ;
Si tu n'as pas faussé brusquement compagnie
Comme ma passion me convie à le faire,
Non, tu n'as pas aimé. Oh ! Phébé, ma Phébé !

Sort Silvius.

ROSALINDE

Hélas, pauvre berger, tu sondes ta blessure
Et voilà que tu fais la mienne se rouvrir.

PIERRE DE TOUCHE. — Et la mienne donc ! Je me rappelle qu'étant amoureux, je cassai mon épée sur une pierre et lui dis : « Voilà, ça t'apprendra à te rendre la nuit chez Jeanne Sourire ». Et je me souviens que je baisai le battoir de ma belle et le pis de la vache que venaient de traire ses jolies mains gercées ; et je me souviens qu'un jour je caressai à sa place une cosse de pois qu'elle tenait à la main. J'en pris les deux moitiés et dis, les lui rendant, les yeux pleins de larmes, comme s'il s'était agi de précieux bijoux : « Porte-les pour l'amour de moi ! » Nous, les vrais amoureux, nous nous laissons aller à d'étranges cabrioles, et de même que tout est mortel dans la nature, de même toute nature quand elle est amoureuse est mortellement folle.

ROSALINDE. — Tu parles plus sagement que tu ne crois.

PIERRE DE TOUCHE. — Ah ! je ne m'apercevrai jamais de ma sagesse tant que je ne me serai pas cassé les jambes contre elle.

ROSALINDE

O Jupiter, la passion de ce berger
Ressemble au sentiment qui me fit naufrager.

PIERRE DE TOUCHE. — Et au mien donc ! Hélas, mon sentiment s'évente. *(Apercevant Corin :)* Ah !

CELIA. — Que l'un de nous, de grâce, obtienne de cet homme qu'il nous donne à manger pour de l'or.

PIERRE DE TOUCHE. — Hé ! rustaud !

ROSALINDE. — Tais-toi, fou ! Il n'est pas ton parent.

CORIN. — Qui appelle ?

PIERRE DE TOUCHE. — Ton supérieur, pour sûr.

CORIN. — Autrement il serait bien à plaindre !

ROSALINDE, *à Pierre de Touche.* — La paix ! *(A Corin :)* Bonsoir à vous, l'ami !

CORIN. — A vous aussi, gentil monsieur, et à vous tous !

ROSALINDE

Je t'en supplie, berger, si la bonté ou l'or
Peut nous donner un gîte en ce sombre désert,
Conduis-nous en un lieu où nous puissions [trouver
Nourriture et repos, car cette jeune fille
Accablée de voyage, expire de besoin.

CORIN

Beau sire, je la plains et je souhaiterais
Pour son salut encor bien plus que pour le [mien
Que le sort me permît de soulager sa peine ;
Mais je suis un berger travaillant pour autrui,
Et la laine de ces moutons n'est pas pour moi ;
Mon maître est regardant comme il n'est pas [possible
Et se moque pas mal de s'ouvrir le chemin
Du ciel en nous prouvant son hospitalité.
Au reste, sa cabane et ses prés, ses troupeaux,
Sont maintenant à vendre et dans la bergerie,
Le maître absent, il ne reste rien à manger.
Mais quand même, venez, voyons ce qu'il y a,
Que vous gardiez un bon souvenir de ma voix.

ROSALINDE

Et qui doit acheter ses troupeaux et ses prés ?

CORIN

C'est le jeune berger que vous venez de voir
Bien que pour le moment il ait d'autres soucis.

ROSALINDE

Je t'en prie, si cela se peut honnêtement,
Achète la maison, les prés et le troupeau,
Et nous te donnerons de quoi payer le tout.

CELIA

Et nous augmenterons tes gages.

CORIN

Venez donc avec moi puisque le tout se vend.
Informez-vous, voyez le sol et le profit
Que l'on peut en tirer et le genre de vie,
Vous trouverez en moi un fidèle berger
Prêt à tout acheter de votre or, à l'instant.

CELIA. — Oui, suivons-le, ma cousine, cet endroit me plaît et volontiers j'y passerais mes jours.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Entrent Amiens, Jacques et d'autres personnages.

AMIENS, *chantant*

Partageons-nous, bergère,
L'ombre de l'arbre vert
Cela vaut beaucoup mieux, beaucoup mieux,
Qu'un hiver rigoureux,
Que tombe la chanson
Du gosier des pinsons !

JACQUES. — Encore, encore, je t'en prie, encore.

AMIENS. — Ça va vous rendre mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES. — Tant mieux. Je suce la mélancolie d'une chanson comme la belette suce un œuf. Encore, je t'en prie, encore.

AMIENS. — Ma voix est enrouée et je sais que je ne puis vous faire plaisir.

JACQUES. — Je ne vous demande pas de me faire plaisir. Mais je désire que vous chantiez. Allons, allons, une stance ; ce sont bien des stances ?

AMIENS. — Ce sera ce que vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES. — Qu'importe le nom. Ces choses ne me doivent rien. Chanterez-vous ?

AMIENS. — C'est bien pour vous faire plaisir.

JACQUES. — Eh bien, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous ; mais ce qu'on est convenu d'appeler un compliment, qu'on ne l'attende pas de moi ; c'est comme la rencontre de deux babouins ; quand un homme me remercie de tout cœur, il me semble que je lui ai donné deux sous et qu'il montre la gratitude d'un mendiant. Allons, chantez !

AMIENS. — Eh bien, je vous dirai la fin de la chanson. Messieurs, mettez cependant le couvert. Le Duc boira sous cet arbre. Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES. — Et moi, je l'ai évité autant que j'ai pu. Il est trop disputeur pour moi. Je pense à autant de choses que lui, mais grâce à Dieu, je n'en tire pas vanité. Allons, allons gazouillez !

AMIENS, *chantant*

J'aime mieux le soleil
Que toute ambition,
Chercher ma nourriture
Que la voir arriver
Sur le plat d'un valet.
Oh ! vous qui m'enviez
Venez tous, venez tous,
Votre place est ici.

JACQUES. — Je vais vous donner moi aussi une strophe. Je la composai hier en dépit de mon peu d'imagination. Voici :

Si passe par hasard
Un homme tel un âne
Qui lâche ses richesses
Par un caprice étrange,
Se prétendant gêné
Par ce poids à porter,
Ducdame, ducdame, ducdame,
En venant à moi
Il verra un fou
Aussi gros que lui.

AMIENS. — Que signifie ducdame ?

JACQUES. — C'est une invocation pour faire entrer les fous dans un cercle. Je vais aller dormir, si je puis, et si je ne le peux pas, je passerai ma colère sur tous les premiers-nés de l'Egypte.

AMIENS. — Et moi je vais aller chercher le Duc. Son festin est prêt.

SCÈNE V

La forêt. Entrent Orlando et Adam.

ADAM. — Mon maître, je ne puis aller plus loin. Oh ! je meurs de faim. Je vais m'allonger ici et prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO. — Eh bien, quoi ! Adam. C'est tout le cœur que tu as ! Vis un peu, remets-toi un peu, ranime-toi un peu. Si cette étrange forêt contient quelque bête sauvage, ou je serai dévoré par elle, ou je te l'apporterai à dévorer. Tes forces sont plus loin de la mort que ton imagination. Pour l'amour de moi, reprends courage, encore un instant, tiens la mort à distance de ton bras allongé. Je ne tarderai pas à revenir et si je ne t'apporte rien à manger, je te donne la permission de mourir, mais si tu meurs avant mon retour, c'est que tu te moques de tout le mal que je me donne. Fort bien... Ton regard se ranime. Mais tu es là exposé à l'air glacé. Viens, que je te porte sous quelque abri. Et tu ne mourras pas faute d'un dîner, s'il est dans ce désert un animal vivant. Courage, mon brave Adam.

SCÈNE VI

La forêt. Une table servie. Entrent le Duc, Amiens et des seigneurs bannis.

LE DUC

Jacques s'est donc fourré dans le corps d'une [bête
Puisqu'on ne le voit plus en uniforme humain

PREMIER SEIGNEUR

Monseigneur, il était ici même à l'instant,
Et tout joyeux d'ouvrir l'oreille à des chansons.

LE DUC

S'il devient musical, lui, riche en dissonances,
Cela fera chanter faux les sphères célestes.
Va le chercher ; dis-lui que je veux lui parler.

Entre Jacques.

PREMIER SEIGNEUR

En approchant, il vient m'épargner ma besogne.

JACQUES

Un fou, un fou, je viens de rencontrer un fou
Dans la forêt, un fou savant, bariolé,
A veste de jongleur. Ah ! monde misérable !
Aussi vrai que la nourriture me fait vivre,
J'ai rencontré un fou allongé au soleil
Et se moquant de notre Dame la Fortune
En termes excellents, voire définitifs,
Et cependant un fou de la tête à l'orteil !
Je lui dis: « Bonjour, fou ». « Non, Monsieur »,
[me dit-il,
« Ne m'appelez pas fou tant que le ciel puissant
N'enverra pas vers moi la roue de la Fortune ».
Là-dessus, il sortit un cadran de sa poche
Et, le considérant de ses yeux sans éclat,
Il dit fort sagement : « Monsieur, il est dix
[heures,
Ainsi pouvons-nous voir comment marche le
[monde
Car il y a une heure, il n'était que neuf heures,
Dans une heure, il faudra dire qu'il est onze
[heures,
Et d'heure en heure ainsi, toujours nous
[mûrissons,
Toujours nous pourrissons, nous mûri-
[pourrissons,
Nous pourrimûrissons,
Et jusqu'à devenir à la fin de l'histoire
Un chef-d'œuvre sans nom de pourripourri-
[ture ».
Et lorsque j'entendis le fou bariolé
Moraliser ainsi sur notre pauvre temps,
Mon gosier décida de chanter comme un coq,
A la pensée qu'un fou peut aller si avant
Dans la méditation et la contemplation.
Et j'ai ri sans arrêt, une heure à mon cadran.
O noble, digne fou, que j'envie ton costume !

LE DUC

Mais quel est donc ce fou ?

JACQUES

Fou méritant ! Il fut autrefois courtisan.
Ce fou a le cerveau sec comme le biscuit
Restant d'un long voyage ; il a d'étranges cases
Bourrées d'observations qu'il vous débite en
[tranches
Oh ! que ne suis-je fou ! Je me sens si jaloux
De qui porte la camisole bariolée.

LE DUC

Et tu en auras une.

JACQUES

Elle me convient seule.
Mais commencez par bien vous sortir de la tête
Que je suis sage. Après quoi, je veux être libre
Comme le vent, avec les mêmes privilèges
Que le dit vent, qui souffle où il veut, jour et
[nuit.
De grâce, mettez-moi l'habit bariolé
Pour que je puisse enfin dire ce que je pense.
Si l'on me laisse faire, avec mon grand remède,
Je crèverai l'abcès, je nettoierai le corps
Du monde corrompu.

LE DUC

Fi de toi ! Je vois bien ce que tu lui ferais.

JACQUES

Parions que je ne lui ferai que du bien !

LE DUC

Tu ferais, corrigeant le péché, un péché
Très dangereux ; tu fus toi-même un libertin,
Et tout aussi brutal qu'une bête en son rut,
Et toutes les tumeurs, les boutons purulents
Que tu as attrapés dans ta vie de coureur,
Tu en ferais présent au monde et à chacun.

JACQUES

Allons donc ! Condamner la vanité humaine,
Est-ce donc s'attaquer à un particulier ?
Si ma langue dit vrai, peut-on lui en vouloir ?
Et si elle dit faux, que deviennent ses dires ?
La critique s'envole ainsi qu'une oie sauvage...
Mais qui vient là ?

Entre Orlando, l'épée à la main.

ORLANDO

Halte ! ne mangez plus !

JACQUES

Mais je n'ai rien mangé.

ORLANDO

Tu ne mangeras pas avant les affamés.

JACQUES

De quelle espèce est donc ce coq mauvais
[coucheur ?
Es-tu si enhardi, homme, par le malheur,
Ou bien méprises-tu tant les bonnes manières
Que tu sembles vidé de toute courtoisie ?

ORLANDO

Vous avez touché juste au premier abord... C'est
L'épine du malheur, qui m'ôta l'apparence
De la civilité. Je fus bien élevé
Et j'ai du savoir-vivre. Arrêtez, cependant,
Il meurt celui de vous qui touche à ces fruits-là
Si je ne puis avant satisfaire ma faim.

JACQUES

Si l'on ne peut vous répondre avec la raison
Je veux mourir.

LE DUC

Que voulez-vous ? Votre douceur nous convaincrait
Mais votre violence arrête la douceur.

ORLANDO

Je meurs presque de faim, donnez-moi à manger.

LE DUC

Asseyez-vous, mangez, soyez le bienvenu.

ORLANDO

Vous parlez doucement ? Alors pardonnez-moi.
Je ne croyais ici qu'à la sauvagerie.
Voilà ce qui m'a fait prendre le ton si rude
De l'homme qui commande. Mais qui que vous soyez,
Vous, qui dans ce désert inaccessible, optez
Pour les rameaux ombreux, pleins de mélancolie,
Négligeant et perdant les heures qui s'écoulent,
Si jamais vous avez vécu de meilleurs jours,
Si des cloches vous ont appelés à l'église,
Si vous avez pris place à une table honnête,
Si jamais vous avez essuyé une larme,
Si jamais vous savez plaindre, inspirer pitié,
Laissez-moi m'appuyer sur ma seule douceur ;
J'espère, je rougis et cache mon épée.

LE DUC

Nous avons, il est vrai, connu des jours meilleurs
Et des cloches nous ont appelés à l'église,
Et nous avons pris place à une table honnête,
Essuyé une larme ardente de pitié.
Ainsi, asseyez-vous au sein de la douceur,
Prenez commandement de ce que nous pouvons
Offrir à vos besoins.

ORLANDO

Eh bien, abstenez-vous, un instant, de ces mets,
Je vais, comme une biche, aller chercher mon faon
Et je le nourrirai. Non loin est un vieillard
Qui s'est traîné à pas douloureux à ma suite,
Poussé par l'amitié ; laissons-le commencer,
Lui, que l'âge et la faim font, hélas, défaillir.
Je ne prends rien avant.

LE DUC

Allez donc le chercher,
Nous ne toucherons rien avant votre retour.

ORLANDO

Merci, soyez béni pour tout ce réconfort.

Il sort.

LE DUC

Nous ne sommes pas seuls à être malheureux.
Souvenez-vous plutôt de l'immense théâtre
De l'Univers où l'on assiste à des spectacles
Bien plus sombres que ceux que nous venons de voir.

JACQUES

Le monde entier est une scène,
Les hommes et les femmes n'y sont que des acteurs,
Chacun fait ses entrées, chacun fait ses sorties,
Tous, notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles.
Sept actes, un par âge. Et d'abord, c'est l'enfant.
Vagissant et bavant aux bras de sa nourrice,
Puis, l'écolier qui pleurniche, le sac au dos,
Et s'en va lambinant comme un colimaçon
Au milieu des buissons qui lui cachent l'école.
Après quoi, nous avons l'amoureux, ses soupirs
De forge incandescente et sa douce ballade
En l'honneur des sourcils parfaits de sa maîtresse.
Et puis vient le soldat tout couvert de jurons
Et de poils, comme une panthère, querelleur.
Il veille, l'arme au pied, sur sa réputation
Et jusque sous la gueule en flammes du canon.
Puis le juge, le ventre gros d'un chapon farci,
Le regard pénétrant et la barbe attentive,
Plein de sagesse aussi, d'exemples familiers
Et moralisateurs. Ainsi joue-t-il son rôle...
Le sixième âge porte un maigre pantalon
Les lunettes au nez, le bissac au côté,
Les hauts-de-chausses qu'il avait dans sa jeunesse
Avec soin conservés, sont trop larges d'un monde
Pour ses maigres mollets. Et sa forte voix
D'homme,
Ah ! Il faut voir vraiment ce qu'elle est devenue,
C'est un mince fausset qui chevrote et qui siffle,
Et au dernier tableau de cette étrange histoire,
Il redevient enfant, l'enfant qui vient de naître,
Sans mémoire, sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

Entre Orlando, avec Adam.

LE DUC

Soyez les bienvenus. Et faites donc asseoir
Votre fardeau très vénérable pour qu'il mange.

ORLANDO

Merci pour lui, monsieur.

ADAM

Oui, car je ne pourrais
Que mal remercier étant presque sans forces.

LE DUC

Soyez le bienvenu ! A table ! Je ne veux
Vous ennuyer avec d'indiscrètes questions.
Allons, de la musique et vous, cousin, chantez.

AMIENS, *chantant*

Oh ! souffle, vent d'hiver
Toi qui es moins pervers
Que notre ingratitude
Ta dent est moins aiguë
Elle a beau être rude
Nul ne l'a jamais vue.

LE DUC

Si vous êtes le fils du bon sire Roland,
Comme vous me l'avez chuchoté tout à l'heure
Et mes yeux en font foi qui retrouvent en vous
Son très vivant et très honorable portrait,
Soyez vraiment le bienvenu ! Je suis le Duc
Qui aimait votre père. Fêtons cette rencontre,
Buvons, faute de vin, une eau de source
[ensemble,
Grisons-nous d'amitié. Déjà mon cœur en
[tremble.
Et toi, vieillard, nous t'adoptons comme ton
[maître
Dans ce profond palais sans portes, ni fenêtres.

AMIENS, *chantant*

Heigh ho ! chantez, heigh ho, chantez sous les
[houx verts
Souvent l'ami trompe et l'amour est fou,
Pourtant, heigh ho ! le houx,
Vivre ici-bas est doux !
Gèle, gèle, aigre ciel,
Tu ne mords pas si fort
Qu'un bienfait oublié,
Tes coups sont moins brutaux
Que ceux que nous devons
A l'ami sans mémoire.
Heigh ho ! chantons, heigh ho ! sous le houx
[vert !

RIDEAU

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Une pièce du palais. Entrent le Duc Frédéric, des seigneurs et Olivier.

LE DUC FRÉDÉRIC

Et vous ne l'avez pas revu ? Voyons, c'est
[impossible.
Si je n'étais toujours enclin à l'indulgence,
Je ne chercherais pas à punir des fantômes,
Quand tu es là, debout, devant moi. Prends-y
[garde,
Il faut absolument me retrouver ton frère,
Allume ta chandelle et ramène-le moi
Mort ou vif, quel que soit l'endroit où il se
[cache.
Ou bien renonce pour toujours à vivre ici.
Les terres et les biens que tu crois posséder,
Tout ce qui peut valoir d'être saisi, sera
Saisi entre nos mains jusqu'à ce que ton frère
Ait pu te nettoyer, par sa propre parole,
Des soupçons qui te salissent du haut en bas.

OLIVIER

Je voudrais tant que Votre Altesse vît mon
[cœur !
Je n'ai jamais aimé mon frère de ma vie.

LE DUC FRÉDÉRIC

Tu n'en es que plus vil ! Chassez-moi donc cet
[homme.
Et que ceux de nos officiers que cela regarde
Saisissent sa maison et ses terres. J'ai dit !

Ils sortent.

SCÈNE II

La forêt. Entre Orlando, avec un papier.

ORLANDO

Demeurez là, mes vers, témoins de mon amour,
Et toi, reine des nuits à la triple couronne,
Laisse filtrer de ta pâleur un regard chaste
Sur la belle chasseresse qui prit mon cœur,
O Rosalinde, ces arbres sont les tablettes
Où mon amour se gravera profondément,
Afin que tous les yeux de ces bois puissent voir
L'hommage frémissant que tu as mérité !
Et cours, cours, Orlando, va graver sur l'écorce:
« Elle est belle, elle est pure, elle est
[inexprimable ».

Entrent Corin et Pierre de Touche.

CORIN. — Et que vous semble de cette vie de berger, maître Pierre de Touche ?

PIERRE DE TOUCHE. — A vrai dire, berger, si on la considère en soi, c'est une bonne vie, mais si on considère que ce n'est qu'une vie de berger, c'est une vie bien misérable. Si on considère qu'elle est solitaire, elle me plaît beaucoup, mais à la considérer comme à l'écart de tout, c'est une chienne de vie. Si on considère qu'elle se passe à la campagne, c'est très agréable, mais si on considère que c'est loin de la cour, c'est bien embêtant. Etant donné que c'est une vie frugale, elle convient à mon humeur, mais, comme après tout, je n'y trouve aucune abondance, mon estomac en éprouve des crampes. As-tu quelques notions de philosophie, berger ?

CORIN. — Je me borne à savoir que plus on est malade, plus on est mal à l'aise ; que celui qui manque d'argent, de moyens et de contentement est privé de trois bons amis ; que le propre de la pluie est de mouiller et du feu, de brûler ; que les bon pâturages font les grasses brebis et que la cause principale de la nuit, c'est l'absence du soleil.

PIERRE DE TOUCHE. — Voilà ce qu'on appelle un philosophe nature. As-tu jamais été à la cour, berger ?

CORIN. — Non, certes.

PIERRE DE TOUCHE. — Alors, tu es damné.

CORIN. — J'espère bien que non.

PIERRE DE TOUCHE. — Oui, tu es damné comme un œuf mal cuit, cuit d'un seul côté. Damné !

CORIN. — Pour n'avoir pas été à la cour ? Comment ça ?

PIERRE DE TOUCHE. — Eh bien, mais si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes façons ; si tu n'as jamais vu les bonnes façons, tes façons doivent être mauvaises, et si c'est mauvais, c'est un péché et le péché, c'est la damnation, la damnation ! Berger, tu es dans une situation inquiétante.

CORIN. — Point du tout, Pierre de Touche. Les manières de la cour sont tout aussi ridicules à la campagne que les manières de la campagne sont grotesques à la cour. Vous me dites qu'à la cour on se baisait les mains en guise de salut : ces façons seraient très malpropres si les courtisans étaient des bergers.

PIERRE DE TOUCHE. — Pourquoi ça, allons, dis vite.

CORIN. — Mais nous sommes toute la journée à nous occuper de nos brebis et leurs toisons, vous le savez, sont graisseuses.

PIERRE DE TOUCHE. — Et les mains de nos courtisans, est-ce qu'elles ne suent pas par hasard ? Et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme ? Il est tout creux, ton argument. Il faut trouver mieux.

CORIN. — En outre, nos mains sont rugueuses.

PIERRE DE TOUCHE. — Les lèvres, en s'appuyant dessus, ne les sentiraient que mieux. Tu es creux, creux, trouve autre chose.

CORIN. — Souvent elles sont pleines de goudron à cause des soins que nous donnons à nos bêtes. Voudriez-vous que nous baisions du goudron ? Les mains d'un courtisan sont parfumées de civette.

PIERRE DE TOUCHE. — Mais je n'ai jamais vu bonhomme plus creux ! Et tu n'es que vermine comparé à un morceau de viande fraîche. Ecoute le sage et médite : la civette vient de plus bas que le goudron ; on la tire de l'immonde excrément d'un chat. Trouve autre chose, berger.

CORIN. — Vous avez trop l'esprit de cour pour moi : j'en reste là.

PIERRE DE TOUCHE. — Mais tu restes damné. Que Dieu t'aide, creux bonhomme ! Que Dieu t'aiguise un peu l'esprit, lourdaud !

CORIN. — Monsieur, je ne suis qu'un homme de peine, je gagne ce que je mange et ce que je porte ; je ne hais personne, je n'envie le bonheur de personne, je me réjouis du bonheur d'autrui, je me résigne à ma misérable condition et mon plus grand orgueil est de voir paître mes brebis et têter mes agneaux.

PIERRE DE TOUCHE. — Et tu ne vois pas que c'est un péché de mettre ensemble brebis et béliers et de gagner ta vie en faisant copuler le bétail, de servir d'entremetteur à un bélier porteur de grelots et de livrer une pauvre petite brebis d'un an à un vieux bélier cornu, cocu, au mufle de travers ? Si tu n'es pas damné pour cela, c'est que le diable lui-même ne s'intéresse pas aux bergers, sans quoi je ne vois pas comment tu pourrais lui échapper.

CORIN. — Voici le jeune monsieur Ganymède.

Entre Rosalinde lisant un papier.

ROSALINDE

« De l'Est à l'Ouest de l'Inde
Rien de tel que Rosalinde.
Son renom va sur le vent,
Partout clair, frais, chevauchant.
Les portraits les plus cotés
Semblent tout noirs à côté.
Oubliez tous les visages,
Mais retenez son image. »

PIERRE DE TOUCHE. — Je vous en rimerais pendant huit ans des vers comme ça ; ils ont la cadence des marchandes de beurre qui s'en vont au marché.

ROSALINDE. — Assez, fou !

PIERRE DE TOUCHE. — Exemple :

« Si un cerf cherche une biche,
C'est Rosalinde ou il triche.
Si le chat veut une chatte,
Rosalinde dans ses pattes.
Préparons-nous pour l'hiver,
Mettons Rosalinde au vert,
Car elle est beaucoup trop mince
Pour les grands froids et leurs pinces.
Moissonneurs, vos foins rentrant,
Engrangez-moi cette enfant.
A noix douce, une aigre écorce.
Ainsi Rosalinde amorce.
De l'Europe jusqu'en Chine
Point de rose sans épine,
Même en passant par les Indes,
Rien de tel que Rosalinde. »

C'est bien là le faux galop des vers. Pourquoi vous en infecter ?

CELIA, *lisant*

« Ces bois resteraient sans langage
Parce que nul ne s'y engage ?
Je suspendrai aux troncs des langues
Qui sauront parler notre langue,
Et sur les plus hautes ramures,
A la fin de mes phrases pures,
Rosalinde, on verra ton nom
Pour apprendre à ceux qui liront
Que les grâces de la nature,
Par un miracle sans mesure,
Se trouvent toutes condensées
Dans ton corps mince et tes pensées.
Le cœur d'Hélène était moins doux
Et moins aimable que tes joues,
Cléopâtre avait des défauts,
Etait perfide, ou peu s'en faut,
Atalante était incomplète,
Lucrèce n'était que modeste.
Mais, par grâce très spéciale,
Rosalinde, ma Rosalinde,
Toujours distance ses rivales ».

PIERRE DE TOUCHE, *lisant*

« Les cœurs, les visages, les yeux
Lui cèdent ce qu'ils ont de mieux,
Le ciel même lui fit abandon
En même temps de tous les dons
Lui, qui voulut que je vécusse.
Son esclave et que j'en mourusse. »

CELIA, *à Rosalinde.* — Hé, vous êtes là ? *(A Corin :)* Berger, retire-toi un peu. *(A Pierre de Touche :)* Vas avec lui, coquin.

PIERRE DE TOUCHE. — Viens, berger, faisons une retraite stratégique.

Corin et Pierre de Touche sortent.

CELIA. — As-tu entendu ces vers ?

ROSALINDE. — Oh oui ! Je les ai bien entendus et plus qu'il en fallait, car quelques-uns avaient plus de pieds qu'ils n'en doivent porter.

CELIA. — Qu'importe, si les pieds portent vraiment les vers.

ROSALINDE. — Mais ils ne les portaient pas, ils boitaient et ne pouvaient même pas se traîner sans les vers, ils n'avançaient qu'à cloche-pied.

CELIA. — Mais as-tu entendu, sans t'émerveiller, comment ton nom était mis à l'honneur et gravé sur les arbres ?

ROSALINDE. — J'avais déjà épuisé mon émerveillement quand vous êtes arrivés ; regardez donc ce que j'ai trouvé sur un palmier. Je n'ai jamais été autant versifiée depuis le temps de Pythagore, quand j'étais un rat irlandais, mais je m'en souviens à peine.

CELIA. — Devines-tu qui a fait ça ?

ROSALINDE. — S'agit-il d'un homme ?

CELIA. — Oui et d'une chaînette que tu portais naguère au cou. Tu changes de couleur ?

ROSALINDE. — Qui est-ce, je t'en supplie !

CELIA. — Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Qu'il est donc difficile à des amants de se rejoindre, alors qu'il arrive, même aux montagnes, d'être déplacées par des tremblements de terre et de se rencontrer.

ROSALINDE. — Mais de grâce, qui est-ce ?

CELIA. — Est-il possible ?

ROSALINDE. — Je t'en supplie, et avec ma plus suppliante insistance, dis-moi qui c'est.

CELIA. — Oh merveille ! merveille, oh la plus merveilleuse merveille, merveille au delà de toute merveilleuse merveille !

ROSALINDE. — Comment ne pas changer de couleur ! T'imagines-tu que, si je suis caparaçonnée comme un homme, mon cœur soit également protégé par un pourpoint et des hauts-de-chausses ? Si tu ne me réponds pas tout de suite, je te noierai dans un océan de questions plus dangereux que les mers du Sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est. Vite ! Parle vite ! Je voudrais que tu fusses bègue afin que ce nom caché dans ta bouche s'échappât tout seul de tes lèvres comme le vin coule d'une bouteille au col étroit ; trop à la fois ou pas du tout. Je t'en prie, fais sauter le bouchon de ta bouche que je puisse avaler ton secret.

CELIA. — Ainsi tu pourrais cacher un homme dans ton ventre ?

ROSALINDE. — Dis-moi, quelle sorte d'homme est-ce ? Est-ce Dieu qui l'a fabriqué ? Sa tête est-elle digne d'un chapeau et son menton d'une barbe ?

CELIA. — Oh ! Il n'a que très peu de barbe.

ROSALINDE. — Dieu lui en donnera davantage. Je veux bien attendre que sa barbe pousse si tu me dis comment est son menton.

CELIA. — Il s'agit du jeune Orlando qui, d'un même coup, a culbuté l'athlète et ton cœur.

ROSALINDE. — Non, assez plaisanté. Parle, sourcils froncés, et en vierge véritable.

CELIA. — En vérité, cousine, c'est lui.

ROSALINDE. — Orlando ?

CELIA. — Orlando !

ROSALINDE. — Hélas ! Que vais-je faire à présent de mon pourpoint et de mon haut-de-chausses ? Que faisait-il quand il t'a vue ? Que dit-il ? Quel air avait-il ? Où allait-il ? Que fait-il ici ? T'a-t-il parlé de moi ? Où habitait-il ? Comment t'a-t-il quittée ? Et quand dois-tu le revoir ? Réponds-moi d'un seul mot.

CELIA. — Il me faudrait alors emprunter la bouche de Gargantua, car c'est un mot trop volumineux pour une bouche moderne.

ROSALINDE. — Mais sait-il que je suis dans l'appareil d'un homme, en cette forêt ? A-t-il aussi bonne mine que le jour de la lutte ?

CELIA. — Il est aussi aisé de compter les atomes que de répondre aux innombrables questions d'une amoureuse. Mais déguste comment je l'ai rencontré et savoure-le avec toute l'application désirable. Je l'ai trouvé sous un arbre comme un gland tombé.

ROSALINDE. — On peut bien l'appeler l'arbre de Jupiter, puisqu'il laisse choir un tel fruit.

CELIA. — Accordez-moi audience, bonne madame.

ROSALINDE. — Poursuivez donc !

CELIA. — Il était là gisant de tout son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE. — Spectacle digne de pitié, mais comme il devait embellir le paysage !

CELIA. — Crie : « Halte-là » à ta langue, je t'en prie. Elle fait des écarts à vous jeter par terre. Il était en costume de chasseur.

ROSALINDE. — Mauvais présage ! Il vient m'assassiner le cœur.

CELIA. — Je voudrais tant chanter ma romance sans ton refrain. Et tu me fais chanter faux par-dessus le marché !

ROSALINDE. — Ne sais-tu pas que je suis femme. Quand je pense, il faut que je parle. Chérie, continue.

CELIA. — Tu m'as fait perdre le fil. Chut ! N'est-ce pas lui qui s'avance ?

ROSALINDE. — C'est bien lui. Cachons-nous et regardons-le.

Elles se cachent. Entrent Orlando et Jacques.

JACQUES. — Je vous remercie de m'avoir tenu compagnie, mais, ma foi, j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO. — Et moi aussi, mais cependant, pour la forme, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES. — Adieu, vous ! Et rencontrons-nous le moins possible.

ORLANDO. — Je souhaite très vivement que nous devenions de plus en plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES. — Je vous en prie, n'abîmez plus les arbres en écrivant des chansons d'amour sur leur écorce.

ORLANDO. — Je vous en prie, n'abîmez plus mes vers en les lisant de si mauvais grâce.

JACQUES. — C'est Rosalinde qu'elle s'appelle ?

ORLANDO. — Oui, exactement.

JACQUES. — Je n'aime pas son nom.

ORLANDO. — Il n'a pas été question de vous faire plaisir quand on l'a baptisée.

JACQUES. — De quelle taille est-elle ?

ORLANDO. — Elle m'arrive au cœur.

JACQUES. — Vous êtes plein de réponses bien dosées. N'auriez-vous pas connu quelque femme de pharmacien qui vous aurait montré comment il fallait faire ?

ORLANDO. — Nullement. Je vous réponds en style de tapisserie galante puisque c'est là que vous avez pris votre questionnaire.

JACQUES. — Vous avez l'esprit agile. Je pense

qu'il vous vient en droite ligne des talons rapides de la championne Atalante. Voulez-vous vous asseoir près de moi ? Et nous raillerons tous deux notre maîtresse la Terre et notre misère totale.

ORLANDO. — Je ne veux railler que moi au monde, car j'ai beaucoup de défauts à me reprocher.

JACQUES. — Votre pire défaut, c'est d'être amoureux.

ORLANDO. — C'est un défaut que je ne changerai pas contre votre plus belle qualité. Je suis fatigué de vous.

JACQUES. — Par ma foi, je cherchais un fou quand je vous rencontrai.

ORLANDO. — Celui que vous cherchez est noyé dans le ruisseau ; penchez-vous et vous le verrez.

JACQUES. — Je ne verrai là que ma propre figure.

ORLANDO. — Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES. — Je ne resterai pas plus longtemps avec vous. Adieu signor Amoroso !

ORLANDO. — Adieu, monsieur de la Mélancolie !

Jacques sort. Celia et Rosalinde s'avancent.

ROSALINDE, *à part à Celia.* — Je vais lui parler comme ferait un laquais insolent et, à la faveur de ce costume, jouer le rôle d'un coquin. Holà, garde-chasse, m'entendez-vous ?

ORLANDO. — Fort bien. Que désirez-vous ?

ROSALINDE. — Quelle heure est-il, je vous prie ?

ORLANDO. — Que voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a pas d'horloge dans la forêt ?

ROSALINDE. — Alors il n'y a pas de véritable amant dans la forêt, sans quoi, ses soupirs à chaque minute et ses gémissements qui sonneraient les heures annonceraient les pieds paresseux du Temps aussi bien qu'une horloge perfectionnée.

ORLANDO. — Et pourquoi pas les pieds rapides du Temps ? Ne serait-ce pas plus juste ?

ROSALINDE. — Nullement, monsieur, le temps n'a pas la même allure pour tout le monde. Je vais vous dire avec qui va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope, avec qui il reste immobile.

ORLANDO. — Dites-moi, avec qui trotte-t-il ?

ROSALINDE. — Il trotte si dur et si sec avec la jeune fille entre son contrat de mariage et le jour de ces noces que, s'il y a sept jours d'intervalle, elle les prend pour sept années.

ORLANDO. — Avec qui va-t-il l'amble ?

ROSALINDE. — Avec un prêtre qui ne sait pas le latin et un riche qui n'a pas la goutte, car l'un dort facilement n'ayant pas à porter l'épuisant fardeau de la science et l'autre vit dans l'allégresse, ne ressentant aucun mal.

ORLANDO. — Avec qui galope-t-il ?

ROSALINDE. — Avec le voleur que l'on conduit à la potence, car il a beau ne pas se presser, il pense qu'il y sera toujours trop tôt.

ORLANDO. — Avec qui réste-t-il immobile ?

ROSALINDE. — Avec les juges quand ils siègent : comme ils dorment tout le temps, ils ne s'aperçoivent pas que le temps passe.

ORLANDO. — Où habitez-vous, belle jeunesse ?

ROSALINDE. — Avec cette bergère, ma sœur, ici sur la lisière de la forêt comme une frange au bord d'une jupe.

ORLANDO. — Vous êtes née ici ?

ROSALINDE. — Tout comme le lapin qui habite où sa mère a mis bas.

ORLANDO. — Il y a dans votre accent quelque chose de distingué qu'on n'acquiert pas dans un lieu si retiré.

ROSALINDE. — On me l'a souvent dit. Au reste, c'est un vieil oncle fort dévot et instruit qui m'apprit à parler. Il avait commencé par être un homme du monde, qui ne s'y connaissait que trop en galanterie. Il finit par tomber amoureux et me fit de véritables conférences contre l'amour ; mais, grâce à Dieu, je ne suis pas une femme, sans quoi je serais exposée à tous les travers vertigineux qu'il reprochait au sexe en général.

ORLANDO. — Vous souvenez-vous des principaux défauts dont il accusait les femmes ?

ROSALINDE. — Il n'y en avait pas de principaux ; ils se ressemblaient tous comme des pièces d'un sou. Chaque défaut paraissait monstrueux jusqu'au moment où son voisin devenait aussi gros que lui.

ORLANDO. — Je t'en prie, cite-m'en quelques-uns.

ROSALINDE. — Non, je ne veux employer mes médicaments que sur les malades. Cette forêt est hantée par un homme qui dégrade nos jeunes arbres en écrivant Rosalinde sur l'écorce, il suspend des odes aux aubépines, des élégies aux ronces et toutes déifient le nom de Rosalinde : si jamais je rencontre ce marchand de poésie, je lui donnerai quelques bons conseils pour qu'il ne doive pas à l'amour une fièvre quotidienne.

ORLANDO. — C'est moi, ce trembleur d'amour; je vous prie, dites-moi quel est votre médicament.

ROSALINDE. — Je ne vois en vous aucun des symptômes indiqués par mon oncle. Il m'a appris à reconnaître un homme pris d'amour, et je suis sûre que vous n'êtes pas prisonnier de cette cage de joncs.

ORLANDO. — Et quels étaient ces symptômes ?

ROSALINDE. — Une joue creuse que n'avez pas, un œil cerné de bleu et très enfoncé que vous n'avez pas ; une horreur des questions que vous n'avez pas, une barbe négligée que vous n'avez pas, pas, pas, pas, pas du tout ; mais cela je vous le pardonne, car votre avoir en barbe équivaut à un maigre revenu de cadet; et puis votre bas devrait être sans jarretière, votre bonnet, bridé, votre manche, déboutonnée, votre soulier, dénoué ; tout chez vous devrait être une démonstration de la désolation ; mais vous n'êtes pas un tel homme, puisque vous êtes très soigné dans votre mise, comme quelqu'un qui s'aime vraiment un peu trop.

ORLANDO. — Beau jeune homme, je voudrais te convaincre que j'aime vraiment.

ROSALINDE. — Me convaincre ? Vous auriez aussitôt fait d'en convaincre celle que vous aimez et elle est, je m'en porte garant, plus portée à le croire qu'à confesser qu'elle le croit. C'est un de ces points où les femmes donnent toujours le démenti à leur conscience. Mais, répondez franchement, est-ce *vous* qui suspendez aux arbres des vers où Rosalinde est si admirée ?

ORLANDO. — Je te jure, jeune homme, par la blanche main de Rosalinde, que je suis ce *vous*, ce *vous* infortuné.

ROSALINDE. — Mais êtes-vous aussi amoureux que le prétendent vos rimes ?

ORLANDO. — Ni rime ni raison ne sauraient exprimer la force de mon amour.

ROSALINDE. — L'amour est de la démence ; il mérite le cabanon et le fouet tout autant que les fous furieux. Savez-vous pourquoi les amoureux ne sont traités ni châtiés de la sorte ? C'est que ce genre de folie est si courante que les fouetteurs en sont atteints comme les autres. Au reste, moi, je suis partisan de la guérison par de bons conseils.

ORLANDO. — Avez-vous jamais guéri un amoureux de cette manière ?

ROSALINDE. — Oui, et voici comment. Il s'imaginait que j'étais son aimée, sa maîtresse, et chaque jour je le forçais à me faire la cour. Alors, comme une jeune fille qui a ses lunes, je me montrai plus que féminine, chagrine, changeante, exigeante, capricieuse, orgueilleuse, fantasque, minaudière, frivole, volage, pleine de larmes, ruisselante de sourires, affectant toutes les passions sans en éprouver aucune, comme les garçons et les filles qui sont, presque tous, bétail de cette espèce. Tantôt je l'aimais, tantôt je le rebutais. Tantôt je lui faisais accueil, tantôt je me reprenais ; un jour je pleurais sur lui et un autre je lui crachais au visage ; je fis tant que mon soupirant passa de ses violents accès d'amour à des accès de folie violente qui lui firent renoncer au torrent du monde pour aller vivre dans une sévère retraite monastique. Voilà quel fut mon médicament et voilà pourquoi je me fais fort de vous rendre le foie aussi propre qu'un cœur d'agneau nouveau-né et de vous le débarrasser de la moindre impureté d'amour.

ORLANDO. — Je ne tiens pas du tout à guérir, jeune homme.

ROSALINDE. — Il vous suffirait, pour guérir, de m'appeler Rosalinde, et de venir tous les jours dans ma cabane, me faire la cour.

ORLANDO. — Eh bien, foi d'amoureux, j'irai ; dites-moi où elle se trouve ?

ROSALINDE. — Venez avec moi et je vous la montrerai. En route, vous me direz sous quel arbre de la forêt vous habitez. Venez-vous ?

ORLANDO. — De tout mon cœur, cher garçon.

ROSALINDE. — Non, il faut m'appeler Rosalinde. Allons, ma sœur, venez-vous ?

ORLANDO. — Rosalinde ! Rosalinde !

SCÈNE III

La forêt. Entrent Pierre de Touche et Audrey, puis Jacques, qui se tient à distance et les observe.

PIERRE DE TOUCHE. — Viens vite, ma bonne Audrey. Je ramasserai tes chèvres. Eh bien Audrey, suis-je toujours ton homme ? Mon poème te plaît-il ?

AUDREY. — Ton poème ! Dieu nous protège. Quel poème ?

PIERRE DE TOUCHE. — Je suis ici avec toi et tes chèvres, de même qu'un jour, le plus capricieux des poètes, l'honorable Ovide, se trouvait chez les Scythes et leur barbarie. Quand les vers d'un homme restent incompris, il est plus mortellement affecté que si dans un petit cabaret on lui apporte une grosse addition. Vrai, je voudrais que les dieux t'eussent faite poétique.

AUDREY. — Je ne sais pas ce que ça veut dire « poétique ». Est-ce que c'est quelque chose de convenable ? Quelque chose de vrai ?

PIERRE DE TOUCHE. — Non, vraiment ; car la poésie la plus vraie est celle où il y a le plus d'invention et les amoureux s'adonnent à la poésie, et ce qu'ils jurent en vers, on peut dire qu'ils l'inventent en tant qu'amoureux.

AUDREY. — Alors comment pouvez-vous souhaiter que les dieux m'aient faite poétique ?

PIERRE DE TOUCHE. — Parce que, quand tu me jures que tu es une honnête fille, je peux supposer que c'est une invention de ta part.

AUDREY. — Voudriez-vous donc que je ne fusse pas vertueuse ?

PIERRE DE TOUCHE. — Non, certes, à moins que tu fusses laide, car la vertu accouplée à la beauté, c'est trop de la moitié, comme du miel ajouté à du sucre.

AUDREY. — Eh bien, je ne suis pas belle, je prie donc les dieux de me rendre vertueuse.

PIERRE DE TOUCHE. — Certes, et donner la vertu à un impur laideron, c'est servir de la bonne viande dans un plat dégoûtant.

AUDREY. — Je ne suis pas une impure, bien que je sois laide, grâce aux dieux.

PIERRE DE TOUCHE. — Bon. Les dieux soient loués pour ta laideur ! L'impureté viendra après. Quoi qu'il en soit, je veux t'épouser et, à cette fin, j'ai été voir sire Olivier Gâche-Texte, le vicaire du village voisin, qui m'a promis de me rejoindre dans cette clairière de la forêt pour nous unir.

AUDREY. — Bon, les dieux nous tiennent en joie !

PIERRE DE TOUCHE. — Amen. Quelqu'un de timoré pourrait bien chanceler devant une telle entreprise, car nous n'avons ici d'autre temple que le bois, et en fait de témoins, il faudra nous contenter de bêtes à cornes. Mais qu'importe. Courage ! Si les cornes sont embêtantes, elles sont nécessaires. Beaucoup d'hommes, dit-on, ont de si belles cornes qu'ils n'en ont jamais vu le bout. C'est là l'apport de leurs femmes, ils n'y sont pour rien. Serait-ce seulement, mon Dieu, l'apanage de quelques pau-

vres diables ? Non, non. Le plus magnifique cerf en porte d'aussi grandes que le plus misérable. Le célibataire en est-il plus heureux ? Non. De même qu'une ville fortifiée est plus respectable qu'un village, de même le front d'un homme marié est plus honorable que celui d'un célibataire et autant une savante défense est préférable à l'impuissance, autant, cornes, cornes, valent mieux qu'absence de cornes ! *(Entre sire Olivier Gâche-Texte.)* Voici sire Olivier. Messire Olivier Gâche-Texte, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous expédier ici, sous cet arbre, ou préfèrez-vous que nous allions avec vous à votre chapelle ?

SIRE OLIVIER. — Il n'y a personne ici pour présenter la femme ?

PIERRE DE TOUCHE. — Je ne veux pas qu'elle me soit donnée par un autre homme.

SIRE OLIVIER. — Si elle n'est pas présentée, le mariage n'est pas valable.

JACQUES, *s'avançant.* — Procédez, procédez, je la présenterai.

PIERRE DE TOUCHE. — Bonsoir, excellent monsieur Qui-vous-voudrez : comment allez-vous monsieur ? Dieu vous récompense pour votre compagnie : je suis très heureux de vous voir, nous avons une insignifiante affaire à régler. Messire, allons, je vous en prie, restez couvert.

JACQUES. — Vous voulez donc vous marier, vous, et tout votre bariolage ?

PIERRE DE TOUCHE. — Comme le bœuf a son joug, le cheval sa gourmette, le faucon ses grelots, l'homme a ses désirs et de même que les pigeons s'entre-baisent, de même les époux aiment à se becqueter.

JACQUES. — Et vous voulez, vous, un homme de votre éducation, vous marier sous un buisson comme un mendiant ? Allez à l'église et prenez un prêtre sérieux, qui vous dira ce que c'est que le mariage ; ce gars-là vous joindra ensemble comme on joint deux morceaux de bois vert et se mettra à jouer de son côté.

PIERRE DE TOUCHE, *à part.* — J'ai dans l'idée qu'il me convient d'être marié par lui plutôt que par un autre, car il n'a pas l'air très catholique et si je suis marié un peu de travers, j'aurai une bonne excuse pour lâcher ma femme.

JACQUES. — Viens avec moi et suis mes conseils.

PIERRE DE TOUCHE. — Viens, ma douce Audrey, il faut nous marier ou vivre dans le concubinage. Adieu, mon bon maître Olivier. *(Chantant :)* Ne disons pas :

O doux Olivier,
O brave Olivier,
Ne m'abandonne pas,

mais :

Incontinent
Va-t-en, va-t-en,
Tu ne nous marieras pas !

Sortent Jacques, Pierre de Touche et Audrey.

SIRE OLIVIER. — Peu importe ; jamais plus un de ces misérables fantoches ne se moquera de mon ministère.

Il sort.

SCÈNE IV

Entrent Rosalinde et Celia.

ROSALINDE. — Ne me parle plus, je veux pleurer.

CELIA. — Pleure donc, je t'en prie, mais fais-moi la grâce de considérer que les larmes sont déplacées sur le visage d'un homme.

ROSALINDE. — N'ai-je pas de bonnes raisons de pleurer ?

CELIA. — Des raisons aussi bonnes qu'on puisse le désirer ; pleure donc.

ROSALINDE. — Jusqu'à ses cheveux qui sont couleur de trahison !

CELIA. — Certes, ils sont un peu plus foncés que ceux de Judas : et ses baisers descendent, en droite ligne, du baiser de ce même Judas.

ROSALINDE. — En vérité, ses cheveux sont d'une jolie nuance.

CELIA. — Une charmante nuance ! Il n'y a rien de tel que le châtain.

ROSALINDE. — Et ses baisers sont aussi purs que le contact d'une barbe d'ermite.

CELIA. — Une nonne vouée au stérile hiver ne donne pas de baisers plus innocents que lui ; ils sont comme la glace même.

ROSALINDE. — Mais pourquoi a-t-il juré de venir ce matin et ne vient-il pas ?

CELIA. — Ah ! certes, il manque de sincérité.

ROSALINDE. — Vraiment ?

CELIA. — Oui, je ne pense pas que ce soit un pickpocket, ni un voleur de chevaux, mais, pour ce qui est de sa probité en amour, je le soupçonne d'être aussi creux qu'un gobelet vide ou qu'une noix mangée aux vers.

ROSALINDE. — Il n'est pas loyal en amour ?

CELIA. — En amour, oui, mais je le crois hors de l'amour.

ROSALINDE. — Tu l'as entendu jurer qu'il était amoureux ?

CELIA. — *Il était* n'est pas *il est ;* au reste, le serment d'un amoureux ne vaut pas mieux que la parole d'un cabaretier ; tous deux sont pour les comptes mensongers. Il est ici, dans la forêt, à la suite du Duc, votre père.

ROSALINDE. — J'ai rencontré le Duc hier et j'ai eu un long entretien avec lui ; il m'a demandé de quelle famille j'étais ; je lui répondis qu'elle était aussi bonne que la sienne. Mais pourquoi parler des autres quand il existe un Orlando ?

CELIA. — Oh ! Voilà un galant homme, il fait des vers galants, et les rompt galamment, du même coup que le cœur de sa maîtresse, comme un jouteur novice qui n'éperonne sa monture que d'un côté et brise sa lance tel un nigaud ; qu'importe, ce que monte la jeunesse et guide la folie est toujours galant. Qui vient là ?

SCÈNE V

Entrent Silvius et Phébé.

SILVIUS

Douce Phébé, ne me méprisez pas, Phébé,
Dites que vous ne m'aimez pas, mais dites-le
Sans aigreur : le bourreau de la place publique,
Au cœur sec, par habitude de la mort,
Ne donne pas son coup de hache au cou tendu
Sans demander pardon. Seriez-vous plus cruelle
Que ceux dont le métier est de verser le sang ?

Entrent Rosalinde, Celia et Corin. Ils se tiennent à distance.

PHÉBÉ

Je ne veux pas, Silvius, te servir de bourreau,
Si je fuis, c'est pour ne pas te faire souffrir ;
Tu me dis qu'il y a du meurtre dans mes yeux,
C'est sans doute joli. Mais est-il vraisemblable
Que l'œil, ce qui se fait de plus fragile et doux,
L'organe qui a peur de la moindre poussière,
Soit appelé tyran, assassin et boucher !
Eh bien, je froncerai le sourcil tant et plus.
Mes yeux peuvent blesser ? Puissent-ils te tuer !
Maintenant fais celui qui tombe à la renverse,
Tombe donc, Silvius, ou bien aie la pudeur
De dire que mes yeux sont l'innocence même.
Blesse-toi avec une épingle, le sang sort
Et cela prouvera qu'il y a eu piqûre,
Appuie la main sur un roseau et tu verras
Apparaître une marque à l'endroit du contact,
Mais ne viens donc pas me dire que les regards
Que j'ai dardés sur toi ont laissé une trace
Et que j'ai le pouvoir de te blesser de l'œil !

SILVIUS

O ma chère Phébé
Si jamais — ce jamais est peut-être tout
[proche —
Vous avez l'heur de rencontrer quelque joue
[fraîche
Qui trouve le moyen de vous rendre amoureuse,
Vous connaîtrez alors l'invisible blessure
De l'amour acéré...

PHÉBÉ

Mais jusqu'à ce beau jour
Je ne veux plus te voir même en miniature.
Ne te gêne donc pas pour te moquer de moi ;
Sois sans pitié, moi je serai impitoyable.

ROSALINDE

Et pourquoi, je vous prie ? De quel sang
[êtes-vous
Pour l'insulter , pour exulter ainsi, en face
D'un malheureux ? Quand vous auriez quelque
[beauté,
Serait-ce une raison pour être si cruelle ?
Mais que me voulez-vous ? Pourquoi me
[regarder ?
Qu'êtes-vous ? Un quelconque article du bazar
De la nature. Et maintenant, pauvre de moi,
Voilà que vous voulez me fasciner aussi !
Mais non, fière donzelle, il n'y faut pas compter.
Ni vos sourcils parfaits, ni vos cheveux en soie,
Ni vos grands yeux de bœuf, ni votre joue de
[crème
Ne pourront me forcer à me mettre à vos pieds.
Vous, petit innocent, pourquoi la suivez-vous
Le front plus soucieux qu'un ciel avant l'orage ?
Vous êtes cent fois mieux qu'elle. Ce sont les
[sots
Comme vous qui font des enfants tout disloqués.
Eh bien, reprenez donc vos esprits. A genoux
Remerciez le ciel de l'amour d'un brave homme !
Et moi, je vous le dis, en ami, à l'oreille,
Ne manquez pas l'occasion, acceptez l'offre,
Ou bien vous resterez comme une vierge en
[peine.
Ainsi, berger, prends-la pour femme et au
[revoir !

PHÉBÉ

Cher damoiseau, grondez-moi donc toute une
[année,
J'aime mieux vos gronderies que ses
[compliments.

ROSALINDE

Il aime sa laideur, mais elle s'amourache
De ma colère. Pourquoi me regardez-vous
Ainsi ?

PHÉBÉ

Ah ! Ce n'est pas, hélas ! par malveillance.

ROSALINDE

N'allez pas, je vous prie, vous éprendre de moi,
Car je suis plus trompeur que les serments
[d'ivrogne.
Et puis, je ne vous aime pas. Serrez-la donc
De près. Et vous, bergère, il faut le regarder
Plus gentiment et non avec tout cet orgueil.
Compris ? Allons, ma sœur, allons à nos
[moutons.

Sortent Rosalinde, Celia et Corin.

SCÈNE VI

PHÉBÉ

O berger disparu, je le sais, maintenant :
Celui qui doit aimer aime à première vue.

SILVIUS

Douce Phébé...

PHÉBÉ

Eh bien, achève, Silvius.

SILVIUS

Douce Phébé, plains-moi.

PHÉBÉ

Mais, mais je compatis, excellent Silvius.

SILVIUS

Celle qui compatit doit aussi consoler.
Si vous compatissez à ma peine d'amour,

Donnez-moi votre amour ; votre confession,
Et ma peine de cœur mourront du même coup.

PHÉBÉ

Tu as mon amitié, c'est un bon voisinage.

SILVIUS

Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ

Allons, sois convenable.
Il fut un temps, mon cher, où je te haïssais,
N'en conclus pas légèrement que je t'adore,
Mais tu as bien parlé de l'amour, j'en conviens,
Et ta société qui m'était si pesante,
Je la tolère et je veux bien de tes services.
Mais ne vas pas chercher une autre récompense
Que le plaisir d'être à ma disposition.

SILVIUS

Mon amour est si saint dans sa perfection,
Et moi, je suis si pauvre en attraits et en grâces,
Que je regarderai comme une douce aubaine
De glaner les épis qu'aura laissé tomber
Le moissonneur. Puisse un sourire de vos lèvres
Descendre jusqu'à moi et j'en ferai ma vie.

PHÉBÉ

Connais-tu le garçon qui me parlait, berger ?

SILVIUS

Pas très bien, mais je l'ai rencontré quelquefois.
C'est lui qui acheta la cabane et les prés
Que possédait le rustre.

PHÉBÉ

Ne t'imagine pas que je l'aime. Je veux
M'informer seulement. Ce n'est qu'un insolent
Quoi qu'il parle fort bien. Mais qu'importent [les mots !
Pourtant ils sonnent bien, quand celui qui les [dit
Plaît à qui les écoute.
C'est un joli garçon, pourtant pas très joli,
Beaucoup trop fier, pourtant la fierté lui va bien.
Ça fera un bel homme, oui, ce qu'il a de mieux
C'est le teint. Le cruel ! Sa langue me blessait,
Mais ses yeux, d'un regard, guérissaient la [blessure.
On voyait à sa lèvre une rougeur jolie,
D'un rouge un peu plus mûr, plus ardent que [sa joue,
Juste la différence entre le rouge uni
Et l'incarnat tout en nuances.
D'autres femmes que moi, le détaillant ainsi,
Auraient été bien près d'être folles de lui ;
Mais moi, je n'ai pour lui, ni haine ni amour,
Et pourtant je devrais le haïr, non l'aimer.
Quel droit avait-il donc de me gronder ainsi ?
Et moi qui n'ai pas su trouver une riposte !
Qu'importe ! Je ne lui ai pas donné quitus.
Je vais lui adresser une lettre insolente
Que tu lui porteras, n'est-ce pas, Silvius ?

SILVIUS

De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ

Je l'écris sur-le-champ.
J'ai la tête aussi rancunière que le cœur.
Je serai brève et dure. Allons, viens, Silvius.

RIDEAU

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La forêt. Entrent Rosalinde, Celia et Jacques.

JACQUES. — Je t'en prie, joli garçon, laisse-moi faire plus ample connaissance avec toi.

ROSALINDE. — On dit que vous êtes bien mélancolique.

JACQUES. — J'en conviens, j'aime mieux cela qu'être un rieur.

ROSALINDE. — Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre extrême sont d'abominables gaillards et, plus que les ivrognes, s'exposent à devenir la risée de tous.

JACQUES. — Il est si bon d'être triste et de ne rien dire !

ROSALINDE. — Alors, autant être une bûche.

JACQUES. — Je n'ai ni la mélancolie de l'écolier, qui est jalousie, ni celle du musicien qui est fantaisie, ni celle du courtisan qui est orgueil, ni celle du soldat qui est ambition, ni celle de la femme qui est pose, ni celle de l'amoureux qui est tout cela à la fois ; mais j'ai une mélancolie bien à moi, composée de beaucoup d'ingrédients, une mélancolie, fille contemplative de mes divers voyages et qui me drape toujours l'âme d'une humeur chagrine.

ROSALINDE. — Vous êtes un voyageur ! Sur ma foi, vous avez grande raison d'être triste. Je crains que vous n'ayez vendu vos terres pour voir celles d'autrui ; ainsi, avoir beaucoup vu et ne rien posséder, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES. — Mais j'y ai gagné mon expérience !

ROSALINDE. — Et votre expérience vous rend triste. J'aimerais mieux avoir un fou pour m'égayer que la barbe de l'expérience pour m'attrister, et quel voyage pour en arriver là !

Entre Orlando.

ORLANDO. — Bonjour, bonjour à vous, chère Rosalinde !

JACQUES. — Que Dieu vous protège si vous parlez en vers blancs !

Il sort.

ROSALINDE. — Adieu, monsieur le voyageur ! Eh bien, Orlando, où avez-vous été tout ce temps-là ? Vous, un amoureux ! Si vous usez encore de cette plaisanterie, ne paraissez plus jamais devant moi.

ORLANDO. — Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure à peine sur ma promesse.

ROSALINDE. — Une heure de retard quand on est amoureux ! Celui qui en amour diviserait une minute en mille et serait en retard, même d'un millième de minute, eh bien ! on pourrait dire de lui que l'amour l'a touché à l'épaule, mais certainement pas au cœur, j'en réponds.

ORLANDO. — Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ROSALINDE. — Jamais de la vie : si vous devez encore lambiner ainsi, je ne veux plus vous voir. Autant être courtisée par un escargot.

ORLANDO. — Par un escargot ?

ROSALINDE. — Mais oui, par un escargot ; car s'il va lentement, il porte au moins son château sur le dos. Un meilleur cadeau, je pense que vous n'en pourriez offrir à une femme : de plus, il traîne sa destinée avec lui.

ORLANDO. — Quelle destinée ?

ROSALINDE. — Ses cornes, parbleu. Tandis que, tel que vous êtes là, vous ne pourriez les devoir qu'à votre femme.

ORLANDO. — La vertu n'est point faiseuse de cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE. — Et je suis votre Rosalinde. Allons, adorez-moi, dépêchez-vous de m'adorez ! Car j'ai mon humeur des jours de fête et j'aimerais assez m'abandonner. Que me diriez-vous maintenant si j'étais votre vraie, vraie Rosalinde ?

ORLANDO. — Je vous embrasserais avant de parler.

ROSALINDE. — Non, mieux vaudrait parler avant ; et quand vous sentiriez que vous vous enfoncez dans les sables du silence, vous l'embrasseriez. D'excellents orateurs, quand ils restent court, toussent de leur mieux et quand les amoureux manquent de conversation, il n'y a rien de tel qu'un baiser pour les tirer d'affaire.

ORLANDO. — Et si elle refuse le baiser ?

ROSALINDE. — Alors, vous vous mettez à supplier et voilà un nouveau sujet de conversation.

ORLANDO. — Qui pourrait rester court devant sa bien-aimée ?

ROSALINDE. — Ne suis-je pas votre Rosalinde ?

ORLANDO. — Je me plais à me le figurer, car je désire parler d'elle.

ROSALINDE. — Eh bien, je vous dis en sa personne que je ne veux pas de vous.

ORLANDO. — Alors, en sa personne, je meurs.

ROSALINDE. — Non, mourez par procuration.

Ce pauvre monde a déjà presque six mille ans et pendant tout ce temps, pas un seul homme n'est mort vraiment pour cause d'amour. Troïle eut la tête fracassée par une massue grecque ; pourtant, il avait fait l'impossible pour mourir d'amour auparavant, il fut toujours un soupirant parfait. Léandre aurait vécu un nombre respectable d'années, même si Héro était entrée au couvent, sans cette brûlante nuit de la mi-été où il voulut prendre un bain dans l'Hellespont. Pris d'une crampe, il se noya et les chroniqueurs imbéciles dirent que c'était la faute à Héro, son amoureuse. Mais tout cela n'est que mensonge : si les hommes meurent de temps à autre et si les vers les mangent presque toujours, ce n'est pas à cause de l'amour.

ORLANDO. — Je ne voudrais pas que ce fût là le sentiment de ma vraie Rosalinde, car je proteste qu'elle n'aurait qu'à froncer les sourcils pour m'étendre raide mort.

ROSALINDE. — Par la main que voici, cela ne ferait pas de mal à une mouche. Mais voyons, je vais être maintenant une Rosalinde plus commode. Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorde.

ORLANDO. — Alors, aime-moi, Rosalinde.

ROSALINDE. — Entendu. Je vous aimerai tous les jours, même le vendredi.

ORLANDO. — Veux-tu de moi ?

ROSALINDE. — Oui, et de vingt autres comme vous !

ORLANDO. — Qu'est-ce que tu dis ?

ROSALINDE. — N'êtes-vous pas bon ?

ORLANDO. — J'espère que si.

ROSALINDE. — Eh bien, peut-on désirer trop de ce qui est bon ? Viens, petite sœur, tu seras le prêtre qui nous mariera. Donnez-moi votre main, Orlando. Qu'en dis-tu, sœurette ?

ORLANDO. — Oui, je t'en prie, marie-nous.

CELIA. — Je ne connais pas la formule.

ROSALINDE. — Tu mens. Dis vite.

CELIA. — Voulez-vous, Orlando, prendre pour épouse Rosalinde, ici présente ?

ORLANDO. — Je le veux.

ROSALINDE. — Tout de suite ?

ORLANDO. — Aussi vite qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE. — Alors il faut dire : « Je te prends, Rosalinde, pour épouse ».

ORLANDO. — Je te prends, Rosalinde, pour épouse.

ROSALINDE. — Je te prends, Orlando, pour mari.

CELIA. — Et voilà une fiancée qui devance le prêtre !

ROSALINDE. — Mais les pensées d'une femme ne sont-elles pas toujours en avance sur ses actions ?

ORLANDO. — Toutes les pensées n'ont-elles pas des ailes ?

ROSALINDE. — Dites-moi maintenant combien de temps vous la désirerez encore après l'avoir possédée.

ORLANDO. — Toujours, plus un jour.

ROSALINDE. — Dites seulement *un jour*. Oui, oui, Orlando. Les hommes sont Avril quand ils font la cour et Décembre, une fois mariés. Les filles sont Mai tant qu'elles sont vierges, mais le temps change dès qu'elles sont femmes. Moi, je serai plus jalouse de toi qu'un pigeon de Barbarie de sa pigeonne, plus criarde qu'un perroquet sous l'averse, plus inventive qu'une guenon et plus excitée qu'un singe. Quand vous serez de bonne humeur, je pleurerai pour un rien, comme la statue de Diane qui a deux trous dans les yeux par où l'eau coule dans la fontaine. Et quand vous aurez envie de dormir je me mettrai à rire comme une hyène.

ORLANDO. — Ma Rosalinde fera-t-elle vraiment tout cela ?

ROSALINDE. — Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO. — Oh ! mais elle est sage !

ROSALINDE. — Sans quoi elle n'aurait pas la sagesse de le faire, car la plus sage est la plus malicieuse. Fermez les portes sur l'esprit d'une femme, il s'échappera par la fenêtre, fermez la fenêtre, il s'échappera par le trou de la serrure, bouchez la serrure, il s'envolera par la cheminée, avec la fumée.

ORLANDO. — L'homme qui aurait une femme avec cet esprit pourrait dire : esprit, où vas-tu donc ?

ROSALINDE. — Non, attendez, pour questionner, le moment où vous verrez l'esprit de votre femme entrer dans le lit de votre voisin.

ORLANDO. — Et quel esprit aurait la présence d'esprit de se justifier ?

ROSALINDE. — Parbleu ! La femme dirait qu'elle venait vous y chercher ; jamais vous ne la trouverez à court de réplique, à moins de la choisir sans langue. Oh ! s'il y a une femme incapable de mettre sa faute sur le dos de son mari, qu'elle n'allaite pas son enfant, car elle en ferait un imbécile !

ORLANDO. — Je vais te quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE. — Hélas, cher amour, je ne pourrai passer deux heures sans toi.

ORLANDO. — Il faut que je tienne compagnie au Duc pendant le dîner. Vers deux heures je serai de nouveau à toi.

ROSALINDE. — Allez, allez ! Je savais bien que vous tourneriez mal ; mes amies me l'avaient bien dit, c'est votre langue flatteuse qui m'a séduite. Et voilà encore une malheureuse qui est abandonnée ! Et maintenant vienne la mort. C'est bien à deux heures ?

ORLANDO. — Oui, exquise Rosalinde.

ROSALINDE. — Par ma foi, si vous manquez d'un iota à votre promesse ou si vous arrivez une minute en retard, je vous tiendrai pour le plus pathétique parjure, pour l'amoureux le plus fourbe et le plus indigne de votre Rosalinde qu'il soit possible de trouver dans toute la cohue des amants infidèles ; ainsi, gare à mes reproches et tenez votre promesse.

ORLANDO. — Aussi religieusement que si tu étais vraiment ma Rosalinde. Sur ce, au revoir.

ROSALINDE. — Allons, le Temps est le vieux magistrat qui juge ces sortes de délits. Il vous

jugera. Au revoir. *(Orlando sort.)* O couse, couse, cousine, cousinette jolie, si tu savais jusqu'où j'enfonce dans l'amour ; mais c'est insondable ; ma passion a un fond inconnu comme la baie du Portugal.

CELIA. — Dis plutôt qu'elle n'a pas de fond.

ROSALINDE. — Ah ! ce malin bâtard de Vénus, engendré par la mélancolie, conçu par l'ennui, né de la folie ; ce petit vaurien d'aveugle qui trompe tous les yeux parce qu'il a perdu les siens, qu'il juge à quelle profondeur je me débats dans mon amour. Je te dirai, Aliena, que je ne saurais vivre sans voir Orlando.

CELIA. — Mais tu es si amoureuse que tu en deviens effrayante !

ROSALINDE. — Ne me gronde pas, cousinette. Nous allons attendre ici ce monsieur, ce vrai monsieur, et je vais m'allonger sous un arbre pour y pousser jusqu'à son retour soupirs, soupirs et resoupirs.

SCÈNE II

La forêt. Entrent Rosalinde et Celia.

ROSALINDE. — Eh bien, qu'en penses-tu ? N'est-il pas plus de deux heures et pas le moindre Orlando ?

CELIA. — Je te garantis qu'avec son amour pur et sa cervelle troublée il a pris son arc et ses flèches et s'en est allé... dormir. Mais regarde qui vient là ?

Entre Silvius.

SILVIUS, *à Rosalinde*

Beau jeune homme, c'est vous que je cherche
[en forêt.
Ma gentille Phébé vous mande ce message.
Je n'en sais pas le contenu, mais j'imagine
A son air coléreux et ses cils irrités,
Que ce papier est plein d'orage ; excusez-moi
Je suis un messager qui baigne en l'innocence.

ROSALINDE

La Patience même, en lisant cette lettre,
Bondirait et mettrait la main à son épée.
Elle dit que je suis vilain et sans manières,
Qu'elle ne peut aimer en moi cette arrogance,
Et même si j'étais un phénix. Dieu merci,
Son amour n'est en rien le lièvre que je cours.
Pourquoi m'écrire ainsi ? Allons, berger, allons,
Cette lettre est le fait de votre invention !

SILVIUS

Non, je jure n'en pas savoir le contenu,
Phébé le rédigea.

ROSALINDE

Allons, allons, c'est fou,
Et vous extravaguez, abêti par l'amour.
Je vis sa main, c'est un vrai cuir, non de la
[peau
Et couleur de muraille. Par ma foi, je croyais
Qu'elle avait mis ses gants, mais ses mains
[étaient nues
Vraies mains de femme de ménage, peu importe.
Je dis qu'elle n'a pas composé cette lettre,
C'est de l'invention et de la main d'un homme.

SILVIUS

Je vous assure que c'est elle.

ROSALINDE

La gentille cervelle
D'une femme ne peut avoir ces gigantesques
Inventions de brute, ni faire voir le jour
A ces mots éthiopiens, plus noirs par leurs
[effets
Que dans leur contenu. Voulez-vous voir la
[lettre ?

SILVIUS

Si vous voulez, car je n'en connais rien encore.
Mais je le sais trop bien que Phébé est cruelle !

ROSALINDE

Cette Phébé commence à me phébéiser.
Ecoutez ce tyran.

Elle lit :

« Es-tu un Dieu transformé en berger,
O toi, qui m'as si bien le cœur changé ? »
Une femme dirait de pareilles injures ?

SILVIUS

Vous appelez ça des injures ?

ROSALINDE, *lisant*

« Pourquoi, laissant ta qualité divine,
Combattre ainsi une âme féminine ? »
Non. Avez-vous entendu de pareilles insultes ?

Elle lit :

« Tant que des humains me courtisaient
Cela aucune peur ne me faisait. »
Elle me prend pour un animal.

Elle lit :

« Si les mépris de vos beaux yeux
N'inspirent un penchant semblable,
Que mon cœur serait amoureux
Si vous étiez un peu aimable !
Vous me grondiez et moi, j'aimais
Toute seule dans la forêt.
Ah, que n'auraient fait vos prières !
Le messager de mon amour
Ignore tout de ma misère.
Confiez-lui un cœur moins sourd
Dans une enveloppe fermée.
Vous direz si votre jeunesse
Accepte l'offrande pâmée
De moi dans toute ma pudeur.
Mais si je dois encor languir,
J'étudierai comment mourir. »

SILVIUS. — Vous appelez ça un blâme ?

CELIA. — Hélas ! Pauvre berger !

ROSALINDE. — Comment veux-tu aimer pareille femme ? Quoi ! Faire de toi un instrument dont elle fait grincer les cordes. C'est intolérable. Je vois que l'amour t'a changé en

eptile apprivoisé. Va la trouver et dis-lui que
i elle m'aime, je lui ordonne de t'aimer, si
lle refuse, jamais je ne voudrai d'elle. Si tu
s un véritable amoureux, va, dépêche-toi et
lus un mot ; car voici venir de la compagnie.

Silvius sort. Entre Olivier.

OLIVIER

Bonjour, belle jeunesse, et tâchez de me dire
Où se trouve, aux abords de la grande forêt
Certaine bergerie entourée d'oliviers.

CELIA

C'est à l'ouest d'ici, au bas de ce vallon.
Voyez-vous l'oseraie, le long de ce ruisseau ?
Vous la laissez à droite, et vous y êtes.
Mais à cette heure-ci, la cabane se garde
Toute seule. Il n'y a personne.

OLIVIER

Si l'œil peut profiter de ce que dit la langue,
Je vous reconnaîtrais au portrait qu'on me fit :
Même âge et mêmes vêtements. Le garçon, beau,
A les traits féminins, semble une sœur aînée :
La femme plus petite et plus brune que lui.
C'est vous le possesseur de cette bergerie ?

CELIA

Nous vous répondrons oui, en toute modestie.

OLIVIER

Par ma bouche Orlando se recommande à vous.
Au jeune homme qu'il appelle sa Rosalinde
Il envoie ce mouchoir sanglant. Est-ce bien
[vous ?

ROSALINDE

Oui, c'est bien moi, Mais que signifie tout ceci ?

OLIVIER

Quand Orlando vous vit pour la dernière fois,
Il vous laissa la promesse de revenir
Dans deux heures et comme il allait en forêt,
Mâchant un aliment amer : sa rêverie,
Soudain, comme il jetait un coup d'œil de côté,
Considérez l'objet qui se présente à lui :
Sous un chêne couvert par la mousse de l'âge
Et dont la tête chauve était sèche et ruinée,
Un malheureux dans ses haillons, enveloppé
De ses cheveux très longs, dormait, le dos à
[terre.
Un serpent vert et or s'enroulait à son cou,
Avec sa tête plate et sa langue vibrante.
Il s'approchait de la bouche entr'ouverte, quand,
A la vue d'Orlando, il desserre l'étreinte,
Et en mouvants replis, s'enfuit derrière un
[arbre.
Cependant que, tout près, à l'ombre d'un
[buisson,
Une grande lionne aux mamelles taries
Epiait comme un chat qui guette un bol de lait.
Orlando voit le fauve et s'approchant de
[l'homme,
Il reconnaît en ce dormeur son frère aîné.

CELIA

Oh oui, je l'entendis me parler de ce frère,
Il le représentait comme un être cruel
Entre tous les vivants.

OLIVIER

Il avait bien raison,
Et je sais à quel point il était inhumain.

ROSALINDE

Mais Orlando ?

OLIVIER

Deux fois il détourna la tête, prêt à fuir,
Mais son grand cœur est plus ardent que sa
[rancune
Et il livre bataille au fauve qu'il poignarde.
Il le fait tomber mort au fond d'un hurlement.
Moi, je me réveillai de mon pauvre sommeil.

CELIA

Vous êtes donc son frère.

ROSALINDE

Et c'est vous qu'il sauva ?

CELIA

C'est vous qui maintes fois aviez juré sa mort ?

OLIVIER

C'était moi ; mais ce n'est plus moi. Je n'ai
[plus honte
De dire qui j'étais puisque mon remords même
Semble doux à celui que je suis devenu.

ROSALINDE

Mais ce mouchoir ensanglanté ?

OLIVIER

Ecoutez-moi,
La tendresse faisait couler des pleurs jumeaux
De nos yeux tout mouillés et réconciliés.
Le Duc me confia aux bontés de mon frère.
Celui-ci me fit les honneurs de sa caverne
Et comme il s'y déshabillait, je vis son bras
Meurtri par le lion et tout ensanglanté.
Il perdit connaissance en nommant Rosalinde.
Je le fis revenir, le pansai ; peu après,
Son cœur se ranima, il m'envoya ici,
Moi que vous ignorez, vous faire ce récit,
L'excuser de mon mieux, s'il manqua de parole
Et donner ce mouchoir tout sanglant au berger,
Qu'il appelle, par jeu, sa douce Rosalinde.

CELIA. — Eh bien, qu'y a-t-il, donc cousine ! Ganymède !

OLIVIER. — Voyez ! Il revient à lui !

ROSALINDE. — Je voudrais être dans ma cabane.

CELIA. — Nous allons t'y conduire. Je vous en prie, tenez-le par le bras.

OLIVIER. — Courage, jeune homme. Vous, un homme ! Vous n'avez pas le cœur d'un homme.

ROSALINDE. — Non, je le confesse. Eh bien, l'ami, convenez-en, le tour est bien joué. Je vous en prie, dites à votre frère comment j'ai bien joué la comédie.

OLIVIER. — Ce n'était pas une comédie, votre pâleur prouve trop bien que c'était une émotion réelle.

ROSALINDE. — J'ai fait semblant, je vous assure.

OLIVIER. — Allons, reprenez du cœur et faites semblant d'être un homme.

ROSALINDE. — C'est ce que je fais, mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CELIA. — Viens, tu pâlis encore en ta pâleur. Je t'en prie, rentrons. Et vous, bon monsieur, venez avec nous.

OLIVIER. — Volontiers, car il faut que je dise à mon frère comment vous avez pu l'excuser.

ROSALINDE. — J'y songerai. Mais dites-lui, je vous en prie, à quel point je sais feindre.

CELIA. — Venez-vous ?

Ils sortent.

SCÈNE III

La forêt. Entrent Orlando et Olivier.

ORLANDO. — Est-il possible que si peu connue de vous, elle vous ait plu, qu'à peine entrevue, elle soit aimée, à peine courtisée, consentante et que vous persévériez à vouloir la posséder ?

OLIVIER. — Ne discutez pas le vertige qui m'a pris, ni sa pauvreté, ni nos courtes relations, ni une déclaration précipitée, ni son consentement subit, mais dites plutôt avec elle qu'elle m'aime, convenez avec nous que nous pouvons nous unir ; vous vous en trouverez bien, car la maison de mon père et tous les revenus du vieux sire Roland, je les ferai passer sur votre tête et moi je vais vivre et mourir berger en ces lieux.

ORLANDO. — Vous avez mon consentement. Que vos noces soient pour demain. J'inviterai le Duc et sa suite charmée. Allez et préparez Aliena, car regardez, voici venir ma Rosalinde.

Entre Rosalinde.

ROSALINDE. — Dieu vous garde, mon frère.

OLIVIER. — Vous aussi, jolie sœur.

Il sort.

ROSALINDE. — Je croyais que ton cœur avait été déchiré par les griffes d'une lionne.

ORLANDO. — Déchiré, oui, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE. — Votre frère vous a-t-il dit comment j'avais feint de m'évanouir quand il m'a montré votre mouchoir ?

ORLANDO. — Oui, et il m'a dit des prodiges encore plus étonnants.

ROSALINDE. — Oh, je sais ce que vous voulez dire. Oui, c'est vrai. Jamais on ne vit rien de plus soudain, sauf le choc de deux béliers et la fameuse fanfaronnade de César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ». Votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt regardés qu'ils se sont aimés, pas plus tôt aimés qu'ils soupiraient, ils n'ont pas plus tôt soupiré qu'ils s'en demandaient la raison, pas plus tôt connu la raison qu'ils ont cherché le remède et de tous ces degrés, ils ont fait une seule échelle qu'ils vont gravir incontinent, sous peine d'être incontinents avant le mariage. Ils souffrent d'une vraie rage d'amour et il faut absolument qu'ils en viennent aux mains. Des coups de bâton ne les sépareraient pas.

ORLANDO. — Ils seront mariés demain et je veux inviter le Duc à la noce. Mais hélas, qu'il est amer de ne regarder le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain je serai d'autant plus abattu de tristesse que mon frère sera heureux de posséder ce qu'il désire.

ROSALINDE. — Quoi donc, ne puis-je demain vous tenir lieu de Rosalinde ?

ORLANDO. — Non, je ne puis vivre plus longtemps d'illusions.

ROSALINDE. — Je ne vous lasserai pas plus longtemps de vains discours. Apprenez seulement que je puis faire d'étranges choses. J'ai été, depuis l'âge de trois ans, en rapports avec un magicien très profond dans son art, sans être en rien condamnable. Si votre amour pour Rosalinde tient d'aussi près à votre cœur que vous le laissez entendre, vous l'épouserez au moment même où votre frère épousera Aliena. Je connais toute son infortune et il ne m'est pas impossible, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, de la faire surgir à vos yeux demain même sous la forme humaine et sans aucun danger ni pour vous, ni pour elle.

ORLANDO. — Parles-tu sérieusement ?

ROSALINDE. — Oui, sur ma vie que je chéris tendrement, bien que j'avoue être magicien. Mettez donc votre plus beau costume, invitez vos amis, car si vous voulez être mariés demain, vous le serez, et à Rosalinde si tel est votre désir. *(Entrent Silvius et Phébé.)* Regardez, voici venir mon amoureuse et son amoureux.

PHÉBÉ

Jeune homme, vous avez été bien dur pour moi
En montrant le billet que je vous adressai.

ROSALINDE

Cela m'est bien égal puisque je m'évertue
A sembler dédaigneux et sans égards pour vous
Vous traînez là toujours un fidèle berger,
Mais regardez-le donc, aimez qui vous adore.

PHÉBÉ, *à Silvius*

Bon berger, dites-lui ce que c'est que d'aimer

SILVIUS

C'est n'être qu'un bouquet de soupirs et de
[larmes
Ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ. — Et moi, pour Ganymède.

ORLANDO. — Et moi, pour Rosalinde.

ROSALINDE. — Et moi, pour aucune femme

SILVIUS

C'est être tout fidélité, tout dévouement.
Ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ. — Et moi, pour Ganymède.

ORLANDO. — Et moi, pour Rosalinde.

ROSALINDE. — Et moi, pour aucune femme.

SILVIUS

'est être entièrement façonné par l'amour,
'est être tout désir, être tout passion,
out adoration, devoir, soumission,
out pureté, résignation et respect.
insi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ. — Et moi, pour Ganymède.
ORLANDO. — Et moi, pour Rosalinde.
ROSALINDE. — Et moi, pour aucune femme.
SILVIUS. — Alors, pourquoi me blâmez-vous
le vous aimer ?
PHÉBÉ. — Alors, pourquoi me blâmez-vous
le vous aimer ?
ORLANDO. — Alors, pourquoi me blâmez-vous
le vous aimer ?
ROSALINDE. — A qui dites-vous « Pourquoi
ne blâmez-vous de vous aimer ? »
ORLANDO. — A celle qui n'est pas ici et
n'entend pas.

ROSALINDE. — Assez, je vous prie. Vous ressemblez aux loups irlandais qui hurlent à la lune. *(A Silvius :)* Je vous aiderai, si je puis. *(A Phébé :)* Je vous aimerais si je pouvais. Demain, venez tous me retrouver. *(A Phébé :)* Je vous épouserai, si jamais j'épouse une femme et je serai mariée demain même. *(A Orlando :)* Je vous satisferai, si jamais je satisfais un homme, et vous serez marié demain. *(A Silvius :)* Je vous contenterai si ce qui vous plaît peut vous contenter et vous serez marié demain. *(A Orlando :)* Si vous aimez Rosalinde, venez. *(A Silvius :)* Si vous aimez Phébé, venez ; et comme ce n'est pas une femme que j'aime, je viendrai. Sur ce, au revoir, vous connaissez mes instructions ?

SILVIUS. — Je serai là.
PHÉBÉ. — Moi aussi.
ORLANDO. — Moi aussi.

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE V

La forêt. Entrent Pierre de Touche et Audrey.

PIERRE DE TOUCHE. — Nous trouverons bien un moment pour nous marier. Patience, mignonne.

AUDREY. — Ma foi, le prêtre était bien assez bon, quoi qu'en ait dit le vieux monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — C'est un misérable, cet Olivier, Audrey, c'est le plus vil des Gâche-Textes. Mais, écoute : il y a ici, dans la forêt, un garçon qui a des prétentions sur toi.

AUDREY. — Oui, je sais qui c'est. Il n'a aucun droit sur moi. Mais voici l'homme en question.

PIERRE DE TOUCHE. — Moi, je trouve à boire et à manger dans la vue d'un rustre. Par ma foi, nous autres, gens d'esprit, nous aurons plus tard bien des comptes à rendre. Je vais tout de même me moquer de lui, c'est plus fort que moi.

Entre Guillaume.

GUILLAUME. — Bonsoir, Audrey.

AUDREY. — Bien le bonsoir, Guillaume.

GUILLAUME. — Et bonsoir à vous aussi, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Bonsoir, mon petit ami. Chapeau ! Chapeau ! Je t'en prie, reste couvert. Quel âge as-tu ?

GUILLAUME. — Vingt-cinq ans, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Un excellent âge. Tu t'appelles Guillaume ?

GUILLAUME. — Guillaume, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Un nom de premier ordre. Tu es né ici, dans la forêt ?

GUILLAUME. — Oui, monsieur, grâce à Dieu.

PIERRE DE TOUCHE. — « Grâce à Dieu ». Bien répondu. Es-tu riche ?

GUILLAUME. — Comme ci, comme ça.

PIERRE DE TOUCHE. — Comme ci, comme ça est bien, très bien, tout ce qu'il y a de bien et cependant, ce n'est rien du tout, c'est seulement comme ci, comme ça. Es-tu sage ?

GUILLAUME. — Oui, monsieur, je suis suffisamment sage.

PIERRE DE TOUCHE. — Tu réponds bien. Je me souviens d'un dicton : « Le fou croit qu'il est sage, mais le sage sait bien qu'il n'est qu'un fou. » Quand un grand philosophe a envie de manger du raisin, il ouvre les lèvres et le met dans sa bouche, ce qui veut dire, suis-moi bien, que le raisin est fait pour être mangé et les lèvres pour s'ouvrir. *(Montrant Audrey :)* Tu aimes cette pucelle ?

GUILLAUME. — Oui, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Donne-moi la main. Tu es instruit ?

GUILLAUME. — Non, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Alors, apprends ceci : avoir, c'est avoir ; car c'est une figure de rhétorique que le liquide quand on le verse d'un récipient dans un autre, en remplissant l'un, laisse l'autre vide ; tous nos écrivains s'accordent à dire qu'*ipse* c'est *lui ;* or tu n'es pas *ipse* puisque c'est moi, ce *lui.*

GUILLAUME. — Quel *lui,* monsieur ?

PIERRE DE TOUCHE. — Le *lui* qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, manant, abandonne, c'est-à-dire, en termes vulgaires, quitte la société ou, en style paysan, la compagnie de cette femelle, c'est-à-dire en langage courant, de cette femme. En un mot, abandonne la société de cette femelle, ou bien, rustaud, tu n'es plus qu'un cadavre ; ou pour mieux me faire comprendre, tu crèves ; ou si tu préfères, je te tue, je t'extermine, je transforme ta vie en mort, ta liberté en esclavage, je te traite par le poison, la bastonnade ou le poignard ; je te cherche noise et te saute dessus, je t'écrase par ruse ; je te tue de cent cinquante façons. C'est pourquoi tremble et décampe.

AUDREY. — Va-t-en, mon brave Guillaume.

GUILLAUME. — Dieu vous tienne en joie, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Allons, viens, Audrey, galope, galope, et marions-nous !

Y avait un jour deux amoureux
Et un hey et un ho et hey nonino,
Qui traversaient un champ de blé
A la saison du mariage.
L'oiseau chantait son digue digue don,
L'amour veut ce tapage.
Entre les rangées du beau blé,
Et un hey et un ho et un hey nonino,
Les amoureux se sont couchés
Sitôt se mirent à chanter.
La vie est comme un digue digue don,
Si l'on en prend le bon côté.

Salutations et compliments à vous tous !

Entrent le Duc Aîné, Amiens, Jacques, Orlando, Olivier et Celia.

JACQUES. — Mon bon seigneur, souhaitez-lui la bienvenue ; c'est ce gentilhomme à la cer-

velle bariolée que j'ai souvent rencontré en forêt : il a été à la cour, il le jure.

PIERRE DE TOUCHE. — Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'épreuve de la purge ! J'ai dansé un menuet, j'ai flatté de la main une dame, j'ai été prudent avec mon ami, suave avec mon ennemi. J'ai ruiné trois tailleurs ; j'ai eu quatre querelles et j'ai failli me battre une fois.

JACQUES. — Et comment cela s'est-il terminé ?

PIERRE DE TOUCHE. — Ma foi, nous nous sommes rencontrés et nous nous sommes aperçus que la querelle portait seulement sur le septième démenti.

JACQUES. — Mon bon seigneur, ce garçon est vraiment digne d'estime.

LE DUC. — Mais je l'estime beaucoup.

PIERRE DE TOUCHE. — J'espère bien aussi avoir de l'estime pour vous. J'accours ici, parmi ces couples de campagnards pour jurer et me parjurer, jurer comme l'on fait au moment du mariage et me parjurer comme l'exigent les inéluctables nécessités du sang. *(Montrant Audrey :)* Une pauvre vierge, monsieur, un être disgracié, monsieur, mais qui est toute à moi ; une pauvre fantaisie qui m'est venue de prendre ce dont personne ne voulait, la riche chasteté se loge, comme un pauvresse, dans une misérable chaumière ; telle cette perle admirable, dans une huitre contrefaite.

LE DUC. — Ma foi, il a l'esprit vif et riche en heureuses formules.

PIERRE DE TOUCHE. — Ma foi, c'est tout ce que peuvent donner un fou et ses histoires. Allons, tiens-toi bien, Audrey.

JACQUES. — N'est-ce pas là un gaillard peu banal, monseigneur ? Il a réponse à tout et pourtant ce n'est qu'un fou.

LE DUC. — Il se met à l'affût derrière sa folie et décharge ses vérités à bout portant.

Entrent l'Hymen, Rosalinde et Celia. Musique en sourdine.

L'HYMEN

Il est beaucoup de joie au ciel
Quand sur la terre deux mortels
Ne sont plus qu'un bonheur qui brille.
Bon Duc, recevez votre fille.

ROSALINDE, *au Duc.* — C'est à vous que je me donne, car je suis vôtre. *(A Orlando :)* C'est à vous que je me donne, car je suis vôtre.

LE DUC. — Si mes yeux ne m'abusent pas, c'est vous, ma fille !

ORLANDO. — Si mes yeux ne m'abusent pas, ma Rosalinde !

PHÉBÉ

Si elle est comme je la vois,
Je dis adieu à mon amour.

ROSALINDE. — C'est vous mon père, ou bien je n'en veux point avoir. *(A Orlando :)* Vous, mon époux, ou bien je n'en veux point avoir. *(A Phébé :)* Je n'épouserai pas d'autre femme que vous.

L'HYMEN

Paix ! Assez de confusion.
Et voilà la conclusion
De cette plus qu'étrange histoire.
En voilà huit qui vont unir
Leurs mains sous les yeux de l'Hymen,
Et je jure qu'on peut me croire.

A Orlando et Rosalinde :

Vous et vous resterez unis.

A Olivier et Celia :

Vous et vous, deux cœurs dans un nid.

Désignant Silvius à Phébé :

Vous céderez à son amour
Ou prendrez femme pour toujours.

A Pierre de Touche et à Audrey :

Vous deux, vous vous accorderez
Comme l'hiver et les nuées.
Et pendant que nous chanterons
Un convenable épithalame,
Nourrissez-vous de questions
Qui vous mettront douceur à l'âme.
Revenez de votre surprise
En vous expliquant les raisons
De toute cette réunion
Et la fin de tant de méprises !

CHANSON

Hymen, couronne de Junon,
Liens sacrés : la table et le lit.
Hymen, toi qui peuples les villes,
Hymen, qui fais le cœur docile,
Et rends le paysan poli,
Honneur à toi, sainte union !

LE DUC

O nièce, laisse-moi te dire : bienvenue !
Comme si tu étais ma fille devenue.

PHÉBÉ

Et moi je ne veux pas reprendre ma parole
Car ton fidèle amour tue en moi la frivole.

Entre Jacques des Bois.

JACQUES DES BOIS

Je n'ai qu'un mot à dire et demande audience ;
Je suis le second fils du vieux sire Roland.
J'apporte des nouvelles
A la belle assemblée.
Notre duc Frédéric ne fut pas sans savoir
Que chaque jour ici, dans la forêt profonde,
Des hommes valeureux s'assaillaient. Il leva
Une troupe et voulut s'emparer de son frère,
Afin de le passer au fil de son épée.
Parvenant aux abords de la forêt sauvage
Il vint à rencontrer un moine vénérable,
Et il suffit de quelques mots entre ces hommes
Pour que le Duc soudain changeât tous ses [projets.
D'un même coup il décida de renoncer
A sa vengeance aussi bien qu'au monde. Il [remet

Sa couronne à son frère exilé par lui-même
Et rend leurs biens à tous ceux qui l'avaient [suivi.
Monseigneur, j'ai dit vrai et m'en porte garant.

LE DUC

Sois donc le bienvenu,
Et c'est un beau cadeau de noces que tes frères
Reçoivent par ta bouche. L'un retrouve ses [terres,
L'autre un vaste domaine et un puissant duché.
Mais oubliant ces dignités du ciel tombées,
Livrons-nous d'un seul cœur aux divertisse- [ments.
Jouez, musiciens, et vous, jeunes mariés,
Grimpez sur votre joie, en mesure, dansez !

JACQUES

Je voudrais dire un mot seigneur. Si j'ai [compris,
Le Duc vient d'embrasser la vie religieuse
Et renonce à jamais à la pompe des cours.

JACQUES DES BOIS

Oui, certes.

JACQUES

Je veux aller vers lui : la fréquentation
D'un converti est édifiante entre toutes.

LE DUC

Pourquoi donc, Jacques, reste.

JACQUES

Ces divertissements ne sont plus faits pour moi,
Monseigneur, j'attendrai votre décision
Dans la grotte que vous avez abandonnée.

Il sort.

LE DUC

Dansez et commencez les rites dans la joie,
Avec l'espoir de les finir dans le bonheur !

Danses.

ÉPILOGUE

ROSALINDE. — Ce n'est point la mode de donner à l'épilogue un visage de femme ; mais ce n'est pas plus vilain que de donner un visage d'homme au prologue. S'il est vrai que bon vin n'a pas besoin d'enseigne, il n'est pas moins vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Pourtant, sur les bonnes bouteilles on met de belles étiquettes et les bonnes pièces se portent d'autant mieux qu'on leur donne de bons épilogues. Dans quel embarras me suis-je donc mise, moi qui ne suis pas un bon épilogue et ne peux pas non plus plaider en faveur d'une bonne pièce ? Je ne porte pas les haillons d'une mendiante, la mendicité ne me convient donc pas. Alors, il ne me reste qu'à vous ensorceler et je commencerai par les femmes. Femmes, au nom de l'amour que vous éprouvez pour les hommes, je vous somme d'aimer dans cette pièce tout ce qui les enchante. Hommes, au nom de l'amour que vous portez aux femmes — et je m'aperçois à votre sourire, qu'aucun de vous ne les déteste — je vous somme de comploter avec les femmes pour le succès de la pièce. Si j'étais vraiment une femme, j'embrasserais ceux d'entre vous qui ont des physionomies à mon goût, des haleines supportables, de fines moustaches. Et j'en suis sûre, tous ceux qui ont de fines moustaches, de bonnes physionomies, de douces haleines, voudront bien en échange de mon offre aimable m'adresser un galant adieu quand j'aurai fait ma révérence : comme il vous plaira.

RIDEAU

Le Duc. Orlando.

Le Duc. Jacques.

6 LE DUC. — *Buvons, faute de vin, une eau de source ensemble. Grisons-nous d'amitié. Déjà mon cœur en tremble.* (ACTE II, SCÈNE VI.)

7 JACQUES. — *Allons donc! Condamner la vanité humaine, est-ce là s'attaquer à un particulier?* (ACTE II, SCÈNE VII.)

8 ORLANDO, *à Rosalinde.* — *Beau jeune homme, je voudrais te convaincre que j'aime vraiment.* (ACTE III, SCÈNE II.)

9 ROSALINDE. — *Pourquoi me regardez-vous ainsi?*
PHÉBÉ. — *Ah! Ce n'est pas, hélas, par malveillance.* (ACTE III, SCÈNE V.)

10 PIERRE DE TOUCHE, *à Guillaume.* — *Bonsoir, mon petit ami, chapeau, chapeau! Je t'en prie, reste couvert.* (ACTE V, SCÈNE I.)

(Photographies Lipnitzki.)

Celia. Orlando. Rosalinde

Silvius. Phébé. Celia. Rosalinde.

Audrey. Pierre de Touche. Guillaume.

MAY 8 19

"COMME IL VOUS PLAIRA" DEVANT LA CRITIQUE

COMME IL VOUS PLAIRA ne se range pas dans la catégorie des œuvres maîtresses du poète de *La Tempête*, d'*Hamlet* et d'*Othello*, mais occupe une place exceptionnelle dans la forêt shakespearienne. La salle du Luxembourg a rendu son climat de féerie à cette forêt enchantée où l'amoureux plante des billets tendres dans l'écorce des arbres, afin que la nature entière soit prise à témoin de sa passion; où les bergers et les bergères rencontrent dans des grottes des monarques déchus et des seigneurs exilés; où les sages sont des fous, les fous des sages, les garçons des jeunes filles travesties; l'âme cruelle se repent dans le silence de son ombre, le mélancolique s'y oppose au bouffon et, pour finir, la justice et le bonheur triomphent.

Cette pastorale n'est pourtant pas sans audace. Mais tant de légèreté voile si bien ce qu'il peut y avoir d'osé dans les situations que l'on se laisse prendre à la naïveté apparente du conte. Et cependant, la douce Célia — qui n'hésite pas à abandonner palais et richesses pour suivre dans le cœur des Ardennes sa chère cousine Rosalinde chassée par son oncle, le duc usurpateur de la couronne de son père — n'annonce-t-elle pas une héroïne d'Edouard Bourdet ? Et Orlando, poursuivant de sa ferveur Rosalinde qu'il ne reconnaît pas déguisée en garçon, ne joue-t-il pas un jeu dangereux ? Il est nécessaire d'accepter, à priori, le moyen arbitraire employé par Shakespeare pour supprimer la mémoire à ses personnages, sous peine de ne pas goûter pleinement à sa géniale fantaisie. Souvenons-nous de Portia, du *Marchand de Venise*, qui trompe tout le monde sous sa robe d'avocat.

ANDRÉ DAVID,
dans l'*Information*.

COMME IL VOUS PLAIRA, que la Comédie-Française a repris hier, vendredi, à la salle Luxembourg, recèle tout un monde ; celui du gracieux, du tendre, du poétique. Les spectateurs auxquels Shakespeare destinait sa comédie voulaient, avant tout, être charmés. Ceux d'aujourd'hui ont-ils le même désir ?

La pièce est construite comme une ballade. Chaque personnage vient à son tour chanter son ou ses couplets. Il y a le couplet du duc injuste et lunatique, qui dépossède son frère et chasse Rosalinde. Il y a le couplet de la douce Célia, la cousine de Rosalinde, qui se dévoue à elle ; le couplet de Jacques-le-Mélancolique, qui ne voit dans le monde qu'un « théâtre », et dans les hommes des « acteurs ». Il y a les couplets amoureux d'Orlando et ceux plus subtils de Rosalinde, qui le défie sous un travesti de jeune homme. Il y a les couplets sages du bouffon, ceux du berger « tout soupirs et pleurs » pour sa bergère.

Et la forêt des Ardennes, forêt tournante, forêt à mille faces, tisse un fil d'or entre ces couplets qui s'élancent l'un après l'autre ou en cascade comme des volutes irisées. Elle les nimbe et les justifie à l'aide de grottes, de palmiers romantiques et de lions cachés.

CHRISTINE DE RIVOYRE,
dans *Le Monde*.

C'EST sans doute, avec *La Nuit des Rois*, la plus jolie de toutes les comédies shakespeariennes. Il faut ajouter que la traduction, ou, si l'on veut, l'adaptation de M. Jules Supervielle est à la hauteur de l'original. Pendant tout le cours de la représentation, on ne cesse de savourer cette rencontre de deux poètes qui, ici, se donnent véritablement la main. Que M. Supervielle ait, ça et là, pris des libertés avec le texte, lui-même en convient, et il ne saurait être question de le lui reprocher. La fidélité véritable en ce domaine n'est jamais littérale.

Ce n'est pas, à vrai dire, la première fois que la traduction de Jules Supervielle voyait les feux de la rampe. Elle fut jouée, avant la guerre, au Théâtre des Champs-Elysées, mais avec une interprétation tout à fait insuffisante. Or, j'estime, au contraire, que, dans l'ensemble, *Comme il vous plaira* est admirablement joué cette fois-ci. Il faut mettre hors de pair Mony Dalmès, qui a été une Rosalinde tout-à-fait charmante de verdeur, de fraîcheur acide. Elle a une très agréable partenaire en Micheline Boudet (Célia). Jean Debucourt a dit à la perfection la fameuse tirade sur les âges de la vie, qui est une des plus grandes pages de la poésie shakespearienne. Robert Hirsch, qui nous enchante à chaque fois, s'est montré délicieux de spontanéité, d'espièglerie inventive dans le rôle de Pierre de Touche.

GABRIEL MARCEL,
dans
Les Nouvelles Littéraires.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1952